

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

RACINE

(DEUXIÈME ARTICLE.)

APRÈS *Bérénice*, Racine donna une preuve nouvelle de la flexibilité de son génie : il créa *Bajazet* ; il fit succéder au langage le plus tendre, aux sentiments à peine entrevus, tant ils sont délicats, toutes les profondeurs de l'ambition et toutes les fureurs de la jalousie : Acomat, l'ancien vizir, et Roxane dominent la pièce. Racine en avait dû le sujet à un ancien ambassadeur auprès de la Porte, M. de Césy, qui avait raconté à la cour avec beaucoup d'agrément les amours de Bajazet, les jalousies de la sultane, la mort tragique du prince. Racine écouta, et fit son profit de ce roman éclos entre les murs du sérail ; simple anecdote que le génie a immortalisée. La scène se passe au temps du sultan Amurat ; Bajazet est son frère, frère haï, redouté et d'autant plus menacé, qu'il a montré des talents militaires et qu'il est aimé des soldats. Amurat lui a fait une prison du sérail ; mais dans cette prison, au milieu de ces incessants périls, il a trouvé deux défenseurs, un vizir mécontent, Acomat, et une femme, Roxane, la sultane favorite, qui s'est éprise à sa vue d'un redoutable amour. Elle veut le sauver, l'élever au trône, doit-elle marcher sur le corps d'Amurat ; elle fraiera à tout prix la route à Bajazet, pourvu qu'il l'aime. Là est le nœud du drame. Bajazet aime ailleurs, il aime Atalide ; Roxane l'ignore, et lorsqu'après une série d'artifices et de tromperies, elle l'apprend enfin, sa colère prononce la sentence de Bajazet ;

il meurt et Roxane le suit. Lorsque Atalide se rapproche à elle-même

Ses artifices,

Ses injustes soupçons, ses funestes caprices,

on n'est pas tenté de la contredire ; son caractère enfantin et taquin irrite. Mais quelle énergie, quelle force tragique chez Roxane, si différente d'Hermione, dans une situation presque la même ! Hermione a des droits qu'elle invoque et que Pyrrhus méconnaît ; elle est poussée au crime par la perfide inconstance de son fiancé ; Roxane n'a ni droit ni espérance ; pour satisfaire une passion indomptable, elle brise tous ses liens, elle évoque chez ceux qui l'entourent l'ambition et la cupidité ; elle dirige une intrigue avec l'ardeur cachée et les habiles déguisements que l'esclavage enseigne, et elle tue celui qu'elle aime au moment où, grâce à elle, il va régner. Ses plaintes, pleines de violence et de douleur, étaient bien touchantes dans la bouche de Rachel :

Avec quelle insolence et quelle cruauté
Ils se jouaient tous deux de ma crédulité !
Quel penchant, quel plaisir je sentais à les croire !
Tu ne remportais pas une grande victoire,
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé
Qui lui-même craignait de se voir détrompé !
Moi qui, de ce haut rang qui me rendait si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,

Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étaient environnés !
Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes !
Mais dans quel souvenir me laissés-je égarer ?
Tu pleures, malheureuse ! ah ! tu devais pleurer
Lorsque d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.
Tu pleures ! et l'ingrat tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir ;
Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie.
Ah ! traître, tu mourras !

Ceci prépare le : *Sortez !* qui livre Bajazet à la mort. Acomat, prudent, astucieux, ambitieux, *vieilli sous trois sultans*, est, au jugement de Voltaire, *un effort de l'esprit humain* ; c'est sans doute à la cour, en étudiant les Louvois et les Seignelay, en lisant les Mémoires des Rohan et des Richelieu, que Racine a conçu ce caractère.

L'année suivante (1673), Racine donna au public *Mithridate*, que madame de Sévigné annonce en ces termes à sa fille :

« *Mithridate* est une pièce charmante ; on y pleure, on y est dans une continuelle admiration. »

Cette *pièce charmante* est une œuvre de géant ; les souvenirs de l'histoire romaine la remplissent ; il n'y a pas un personnage qui ne soit Romain. Le rôle de Mithridate peut être comparé à ce que Corneille a fait de plus beau, et celui de Monime justifie l'épithète de madame de Sévigné : elle est charmante et touchante. Mithridate a deux fils : Pharnace, l'ami, l'allié des Romains, et Xipharès, fidèle aux sentiments patriotiques de son père, et qui, avec lui et comme lui, veut résister à l'envahissement des conquérants de la Grèce et de Carthage. Tous les trois, le père et les deux fils, aiment Monime ; elle est fiancée à Mithridate, elle se nomme elle-même :

Reine longtemps de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux ;

elle aime Xipharès ; mais lui, cœur fidèle et pur, respecte les droits paternels et ne demande qu'à mourir soldat et sujet soumis de Mithridate.

Nous citerons le court monologue de Monime au moment où Mithridate irrité, jaloux, lui envoie l'ordre de mourir, en lui adressant un de ces poisons qu'il avait tant redoutés pour lui-même :

MONIME.

Ah ! quel comble de joie !

Donnez. Dites, Arcas, au roi qui vous envoie,
Que de tous les présents que m'a faits sa bonté,
Je reçois le plus cher et le plus souhaité !
A la fin je respire, et le ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçaient de vivre.
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix !

PHŒDIME.

Hélas !

MONIME.

Retiens tes cris, et par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble pas les charmes.
Si tu m'aimais, Phœdime, il fallait me pleurer,
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maltresse.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux,
Et, si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, et de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire !
Et toi, qui de ce cœur dont tu fus adoré
Par un destin jaloux fus toujours séparé,
Héros, avec qui, même en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice !...

« Je plains, dit Chateaubriand, le Welche qui ne sentira pas le charme de ce langage. » Il suffit d'avoir des oreilles pour en goûter la mélodie ; mais le cœur, lui aussi, est satisfait ; les plaintes de cette tendre fille sur elle-même, ce chant de mort où elle exhale ses douleurs, ce retour vers le doux sein de la Grèce, cet appel à l'ombre de Xipharès, tout ravit, et l'on n'est pas fâché que cette sombre tragédie finisse bien. Mithridate meurt et Monime ne meurt pas ; Mithridate meurt vainqueur et satisfait, et il exhale dans ces vers admirables les sentiments qui ont animé sa vie entière :

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu ;
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein,
Rome en cendres me vit expirer dans son sein ;
Mais au moins quelque joie en mourant me console :
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains !
A mon fils Xipharès je dois cette fortune :
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant !
Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne,
Vous seule me restez : souffrez que je vous donne,
Madame, et tous ces vœux que j'exigeais de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous...

La force et la douceur de ce langage sont inimitables.

Dans un prochain article nous parlerons des quatre dernières tragédies de Racine, et nos lectrices verront que ce beau génie, plus heureux que celui de Corneille, n'a pas connu de déclin.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

SAINTÉ CÉCILE ET LA SOCIÉTÉ ROMAINE

PAR DOM GUÉRANGER.

Nous venons de lire, avec la plus respectueuse attention & le plus vif intérêt, l'admirable travail que le fondateur de Solesmes a consacré à la mémoire de la vierge-martyre du troisième siècle, qui, trois fois, semble être sortie de son tombeau pour manifester aux vivants la gloire dont sa fidélité intrépide fut couronnée. Au quatrième siècle, le pape Pascal I^{er} découvrit le tombeau de Cécile, dont les invasions des barbares avaient fait perdre la trace; il la trouva, dans son cercueil de cyprès & dans sa robe de soie & d'or, & il lui éleva une nouvelle sépulture dans la crypte de l'église; encore une fois, la mémoire de la vierge se perdit: Rome & ses Pontifes souffrirent tant pendant de longs siècles, que les témoignages de l'antiquité chrétienne s'effaçaient de plus en plus; alors le pape Clément VIII renouvela les recherches du pape Pascal, & l'arche de cyprès reparut encore au jour. Cécile y était, entière & respectée; personne n'osa troubler cet imposant repos, ni regarder les traits de la sainte, dont le visage était tourné vers le fond du cercueil; tout Rome vint la vénérer & la piété du pontife éleva à la fille des Cœcili un monument digne d'elle; trois siècles s'écoulèrent encore; on connaissait le lieu où dormait Cécile, mais l'incrédulité moderne niait les actes de son martyre; c'est alors que Dom Guéranger, tel qu'un vaillant chevalier combattant pour sa dame, montra de la manière la plus évidente l'authenticité des anciens actes: la noble origine de Cécile, son chaste mariage, la conversion de Valérien son époux & de Tiburce son frère, leur martyre, la conversion du greffier Maxime, l'interrogatoire de Cécile par le juge Almachius, ses admirables réponses, son double martyre par la vapeur d'eau bouillante & par le glaive, ses derniers instants & son testament en faveur des pauvres & de l'Eglise, déposé entre les mains du saint évêque Urbain. Ce récit noble & touchant, que les Baillet & les Tillemont avaient osé nier, Dom Guéranger en a

montré la profonde exactitude, & il a élevé à Cécile un monument plus durable que l'or & l'airain dont ses restes précieux sont entourés. Une première fois, il y a douze ans, il écrivit la *Vie de sainte Cécile*, accueillie par les applaudissements de tous ceux qui chérissent les antiquités chrétiennes; il vient, cette année, de rééditer cet ouvrage, en y ajoutant sur la société romaine des quatre premiers siècles un travail développé, savant & rempli d'aperçus nouveaux, qui captivent singulièrement l'attention du lecteur.

Il faut une certaine instruction préliminaire pour comprendre, suivre & goûter l'éloquente exposition de Dom Guéranger, mais cette instruction première n'est-elle pas la condition *sine qua non* de tout plaisir intellectuel? Donc, à nos lectrices instruites & pieuses, nous recommandons fortement ce livre, tableau magnifique de l'ère des apôtres & des martyrs, de la naissance & des progrès du christianisme, cet arbre immense, qui a plongé ses racines dans le sol romain pour, de là, s'étendre sur le monde.

La piété a enfanté ce travail, l'érudition l'a élargi, les arts l'ont orné de ce qu'ils ont créé de plus suave & de plus noble: les plus beaux tableaux que sainte Cécile ait inspirés à Van Dyck, à Cimabue, à Francia, à Raphaël, sont reproduits par la gravure & décorent ce volume, monument aimable & admirable élevé à la gloire immortelle de la vierge romaine (1).

M. B.

HISTOIRE DE LOUIS XI

PAR URBAIN LEGEAY.

(Premier article.)

Nesemblait-il pas que, sur Louis XI, le jugement sans appel eût été prononcé? Il était établi, prouvé, démontré, de par le roman et l'histoire (l'histoire ressemble quelquefois au roman), de par les drames

(1) Chez Didot, rue Jacob, 56.

et les tragédies, que Louis XI fut — mauvais fils — mauvais frère — mauvais mari — mauvais père — allié perfide — maître cauteleux et cruel — dévot sans foi et sans conscience, qui mettait les superstitions à la place de la religion; et voilà qu'une réaction singulière se fait en sa faveur, et qu'un laborieux écrivain démontre, pièces en main, que, parmi les historiens et les chroniqueurs, les uns ont commis, au sujet de ce roi, d'étranges erreurs; que d'autres l'ont calomnié sciemment; que les romans et les pièces de théâtre ont complété cette œuvre de dénigrement, et qu'il nous faut, déposant de vieux préjugés, saluer, en Louis, le roi juste et dévoué à son peuple, le soldat courageux qui ne s'épargna jamais, le fils obéissant, le frère affectueux, le mari fidèle et le père intelligent et tendre. Voilà une histoire toute nouvelle, toute étrange à force d'être vraie, et l'on ne s'explique la nouveauté de ce plaidoyer que lorsqu'on réfléchit que la biographie de Louis XI a été écrite par les écrivains bourguignons, Commines, Châtelain, Monstrelet, ennemis nés de la France, et par les historiens de la seconde branche des Valois. Or, Louis XII, *successeur et gendre*, n'aimait pas son beau-père et prédécesseur; il donna le ton, tous l'imitèrent, et au milieu de ce concert de calomnies et d'appréciations erronées, il est difficile de discerner la vérité, à moins de fouiller, comme l'a fait M. Legeay, les archives, les pièces originales, les correspondances, et de discerner la vérité réparatrice au fond de ces irréfutables documents. On peut s'étonner que M. de Barante, qui avait quelque peu puisé aux mêmes sources, n'ait pas rendu à Louis XI une justice complète.

Le regrettable auteur, M. Legeay, qui n'a pas assez vécu pour assister au succès de son œuvre, dit dans sa préface :

« Que les tyrans soient traités comme ils méritent de l'être, rien n'est plus juste. C'est un avertissement pour ceux qui seraient tentés de leur ressembler; et il est probable que les vives couleurs d'un Tacite ont préservé le monde de plus d'un Tibère. Mais marquer de ce stigmate un roi qui, loin d'avoir opprimé ses peuples, a voulu les soustraire à toute oppression; qui, au prix de mille travaux, n'a songé, toute sa vie, qu'à établir solidement la prospérité de son pays, à relever ceux de ses sujets qui étaient abattus, et à écarter les obstacles qui entravaient le progrès, nous ne connaissons pas de plus grande injustice...

» On l'a dit avare; et ses ennemis avouent qu'il n'a jamais rien pris pour ses satisfactions personnelles, mais qu'il eût mieux perdu 10,000 écus que de perdre un seul archer... Plusieurs fois, il fut obligé de se montrer sévère; cette nécessité s'imposait à lui bien plus évidemment qu'à Richelieu. Il ne fut pas cruel, le roi qui a passé sa vie à prononcer toutes sortes d'abolitions, surtout pour les fautes qui l'attaquaient personnellement. Comment l'accuser de cruauté quand on convient qu'il fallait alors une main de fer au timon des

affaires, quand, sans être jugé cruel, le cardinal ministre de Louis XIII est allé beaucoup plus loin dans des temps meilleurs? Louis XI fut généreux, car on le vit plus d'une fois non-seulement observer les trêves envers ses adversaires quand il les savait en détresse, ce qui était le strict devoir; mais encore leur accorder des armistices, aussi bien à Maximilien (1480) qu'à Charles de Bourgogne (1474), alors qu'il aurait pu les écraser.

» Ce qui frappe en ce roi plus que tout le reste, c'est son génie d'économiste si éloigné des idées du temps, son ardeur à étendre les progrès du commerce, à créer chez nous l'industrie de la soie; à perfectionner l'artillerie et la marine; à encourager le travail des mines; à féconder toutes les sources de la richesse nationale; enfin, le soin de stipuler dans ses trêves, dût la guerre recommencer, le maintien de la liberté commerciale. La politique de Louis XI fut élevée et prévoyante. Telle a été celle de Charlemagne, de Philippe-Auguste, puis d'Henri IV et de Louis XIV. Pour la paix du monde, il fallait que la France fût une grande puissance, un tout homogène, et que la royauté renversât les obstacles qui s'opposaient à cette grande conception.

» Laborieux comme on ne le fut jamais, il passait des journées entières dans son cabinet; avec un tact parfait, il discernait les aptitudes de ceux qui l'approchaient, ce qui fut toujours le cachet des esprits supérieurs. Il s'attacha surtout à récompenser le mérite personnel, et l'on en voit en 1480 un exemple frappant : ayant remarqué le mérite de maître Jean de la Vaquerie, il l'avait élevé au rang de quatrième président du Parlement. L'office de premier président étant venu à vaquer, c'est encore maître de la Vaquerie qu'il y appela, au risque de dérouter plusieurs compétitions et de faire des envieux...

» Nous avons très-soigneusement cherché la vérité : sans parti pris, nous avons voulu être juste pour Louis XI comme pour ses contemporains. Il nous a semblé que tout homme, fût-il roi, qui a fait ainsi pour servir utilement sa patrie, le sacrifice des joies de sa vie, même de sa popularité, et s'est livré pour l'accomplissement du devoir au plus dur labeur, a droit à nos respects et à notre gratitude, surtout s'il a donné l'exemple de la reconnaissance aux services rendus, et s'il a toujours préféré la paix à la guerre quand le choix lui a été donné. Rendre un sincère hommage aux promoteurs de la civilisation, n'est-ce pas mériter qu'il surgisse pour la France des dévouements nouveaux?... »

Nous suivrons brièvement l'auteur dans le grand travail qu'il a entrepris et heureusement mené à fin. — Celui qui fut Louis XI naquit en 1423, pendant une des plus malheureuses périodes de l'histoire de France. Il était fils de Charles VII et de Marie d'Anjou. Cinq ans après sa naissance, Jeanne d'Arc conduisit le roi au sacre, et les Anglais furent boutés hors du gentil pays de France.

L'enfant royal fut élevé dans un temps de paix relative; sa mère, femme aussi recommandable par son esprit que par ses vertus, s'occupa seule de son éducation. Au témoignage des contemporains, il était plus savant en histoire et en droit que les princes et les gentilshommes de son temps; les soins de sa mère lui inspirèrent la plus vive affection; l'apathie du roi et ses mauvaises mœurs lui inspiraient, en revanche, peu de sympathie. A l'âge de seize ans, il épousa Marguerite d'Écosse, et peu à peu il se mêla aux affaires publiques, et lorsqu'il arriva à la majorité, il fut mis en possession du Dauphiné dont les rois, depuis Charles V, laissaient la jouissance à leurs fils aînés. Il s'occupa aussitôt, avec beaucoup de suite et de zèle, de la prospérité de son apanage; les guerres contre ce qui restait d'Anglais en France, et contre les grands du royaume, toujours prêts à la révolte, troublèrent plus d'une fois ces travaux pacifiques. Au Nord comme au Midi, le Dauphin réussit dans les missions guerrières qui lui furent confiées; il battit les Anglais près de Dieppe (1443) et il domina Jean d'Armagnac, qui était leur ferme appui dans le Midi; il fut enfin, durant ses premières années de puissance, un sujet très-fidèle du roi Charles VII, et dans son gouvernement du Dauphiné, quoiqu'il n'eût que de médiocres revenus, qu'il ne disposât que d'un territoire restreint et de très-peu de forces, il sut, par la mesure et la dignité de sa conduite, se faire respecter et craindre de ses sujets et de ses voisins. Mais pendant que ce prince se battait et gouvernait, trois hommes ambitieux avaient pris sur l'esprit de son père un empire funeste: c'était le comte de Maine, beau-frère de Charles VII, le bâtard d'Orléans et le comte de Dammartin; ils inspirèrent au roi la plus violente jalousie contre ce fils plein de talents et d'avenir, et ils auraient voulu faire adjuger la couronne de France au plus jeune fils de Charles, au comte de Guyenne, sous le nom duquel ils espéraient continuer à régner; ils travaillèrent tant l'esprit du roi, ils représentèrent le Dauphin comme si dangereux, qu'il marcha contre son fils avec une armée: Louis ne

l'attendit pas; il se réfugia en Bourgogne, où Philippe le Bon le reçut avec amitié (1456).

Les sentiments secrets de Louis envers son père ne pouvaient ni être très-tendres ni très-respectueux; il se souvenait trop des douleurs que sa mère, qu'il aimait et vénérât, avait endurées; pourtant, pendant son exil, il se conduisit avec une prudence et une sagesse remarquables.

Il essaya, par ses démarches, de se concilier la bonne volonté du roi; il protesta de son respect, mais il ne revint pas en France, et comme l'a dit Commynes, «il se fiait plus aux ennemis de son lignage qu'aux serviteurs de son père.» Le malheureux roi, mal entouré, vivait au milieu des plus cruelles défiances; il était malade et plongé dans une sombre mélancolie, jusqu'à prendre la vie en aversion; il refusa toute nourriture, et le 22 juillet 1461, le roi Charles VII le Victorieux mourut à Meung-sur-Yèvre. Il s'était fait de grandes choses pendant son règne, et la gloire lui en demeura. Malheureusement, il donna à ses peuples les plus tristes exemples d'immoralité, et l'autorité que prirent sur lui des hommes ambitieux et avides, l'éloigna de son fils. Dans le cœur de ce fils, il y eut un regret profond des faiblesses du roi, une juste défiance de ceux qu'il savait être ses ennemis; mais l'horrible calomnie qui l'accusa d'avoir attenté à la vie de son père n'a aucun fondement, ni aucune probabilité.

Louis XI montait sur le trône; il avait trente-huit ans, il était père; il était instruit par l'étude, par l'expérience et par le malheur, trois grands maîtres; et ce n'était pas trop de cette rude école pour satisfaire à la tâche qui lui échéait en partage. Pour réduire au silence les prétentions de la haute aristocratie, des princes et des grands feudataires, pour préparer l'unité et la force de la monarchie, pour donner au travail et à la bourgeoisie rang dans l'État, pour réparer les désastres de tant d'années de guerre, pour arrêter les entreprises des Anglais et de la Bourgogne, il fallait une volonté puissante et une patience invincible. Louis XI eut l'une et l'autre.

M. B.



CONSEILS

IX

LES ENFANTS

DEPUIS quelque temps, les grands journaux sont remplis de discussions longues, approfondies, savantes, sur le plus ou le moins d'utilité des *pensums* qui se distribuent dans les collèges et lycées de l'État. Le *pensum*, si vous l'ignorez, consiste en cinq cents, huit cents, mille vers latins, que l'on fait écrire à l'élève indocile, ou bien, au lieu des vers de Virgile qu'on ferait mieux de respecter, l'élève copiera cent fois, deux cents fois, le verbe *flere* ou *comedere*, en toute sa conjugaison; ces exercices sont pénibles, ils aigrissent ordinairement le caractère de l'enfant et déforment certainement son écriture; les ennemis des *pensums* n'ont pas eu de peine à énumérer les nombreux inconvénients qui en découlent; les défenseurs de l'antique discipline ont dit, avec raison, qu'on ne peut pas désarmer le maître, à qui déjà on a enlevé la férule et la verge des jours anciens, et qu'on ne peut livrer sans défense ni le malheureux maître d'étude, ni le savant professeur, à l'impertinence et à l'indépendance des écoliers.

Rien n'est plus vrai: mais pourquoi les écoliers, issus de bonnes familles, élevés, pour la plupart, par des pères intelligents, par des mères douces et distinguées, pourquoi donc sont-ils si intraitables? pourquoi ne paient-ils que par des ricanements et des désobéissances flagrantes les hommes zélés et souvent supérieurs qui se dévouent à les instruire? Le mal ne vient-il pas de plus loin? N'est-ce pas au sein de la famille qu'il faut en chercher la première origine? ne sont-ce pas les chers *bébé*s si gâtés, si peu stylés à l'obéissance, au silence, qui font ces élèves obstinés et incorrigibles, qu'on punit, sans les amender, à coups de *pensums*, et leurs petites mères, que les *retenues* désolent, ne sont-elles pas tout à fait responsables des fautes de leurs enfants? Elles livrent à l'éducation publique, à la discipline du collège, un enfant qui n'a jamais obéi, qui a fait pendant dix ou douze ans toutes ses volontés, qui a traité en esclaves ses *bonnes*, et en *pions* ou *chiens de cour* ses premiers maîtres, et l'on s'étonne que, pour le châtier et le contraindre, il soit retenu en classe à l'heure des récréations et

assujéti à copier des centaines de verbes! Que voulez-vous? les maîtres ne trouvent pas de charme aux révoltes de l'écolier; ils n'ont pas ces yeux maternels qui colorent de rose et d'azur les teintes les plus noires sous lesquelles se montre le caractère d'un enfant: ils voient clair, ils punissent, ils punissent à froid s'ils ont de la philosophie, et d'une manière arbitraire s'ils sont nerveux et colères; ils se vengent par l'ennui qu'ils causent, de celui qu'ils ont éprouvé.

L'enfant vient gémir à la maison, il confie ses doléances au tendre cœur maternel; le maître est toujours injuste, il a des préférences, et la mère s'étonne que son bien-aimé ne soit pas le favori de tous, et qu'on ait le courage de traiter sévèrement celui auquel elle a tout passé, tout pardonné. Elle s'étonne... et ne se demande pas si elle a jamais songé à donner à cet enfant les vertus de l'enfance, le respect, l'obéissance, préparant si bien les vertus mâles d'un âge plus avancé. Elle ne se rappelle pas que toujours elle lui a cédé, que l'enfant a été le maître de la maison, que tout a plié devant lui; que toujours elle a passé l'éponge sur ses désobéissances, ses résistances, ses mauvaises réponses, ses sottises; qu'elle a même encouragé ses défauts: la moquerie, en riant avec lui lorsqu'il singeait son maître ou son camarade; la vanité, en lui faisant attacher un prix extrême, non à la propreté des habits, mais à leur recherche, en lui faisant préférer les petits amis *bien posés* aux compagnons de plus modeste origine; la gourmandise, par le choix exquis des aliments et la multiplicité des friandises. Elle ne se rend pas compte des travers de cette éducation, et elle s'étonne que l'enfant ne soit pas le roi du collège comme il l'a été du logis maternel; elle a suivi par faiblesse la pente de l'éducation facile, celle où la mère ne lutte pas contre les volontés enfantines et leur cède en riant, celle où l'on respecte ce qu'on nomme ridiculement l'indépendance de l'enfant; elle n'a pas su ou voulu comprendre qu'élever un enfant, c'est le diriger, le redresser, le corriger au besoin, et elle s'afflige et s'étonne en découvrant qu'un sentiment chez elle si ardent,

une tendresse si vive, un dévouement si profond n'ont abouti qu'à ce triste résultat, — faire de l'enfant gâté et idolâtré le plus égoïste de tous les êtres.

Pauvres mères! elles sont victimes d'un égoïsme plus tendre, mais bien inintelligent : elles veulent avant tout être aimées, et de là, leurs concessions qui aboutissent à leur faire perdre l'amour et le respect de leurs enfants. L'amour filial est une belle fleur qui a le respect et la vénération pour racines; l'enfant, logicien implacable, n'aime pas longtemps la mère-servante, la mère-esclave, la mère-camarade, la mère à laquelle il désobéit, que tout petit il a battue, (cela se voit!) et dont plus âgé, il a méprisé la faible autorité. Pauvres mères! victimes de leur égoïsme, de leur mollesse, victimes aussi des maximes du siècle, ces maximes fatales contre les quelles seule la grande foi chrétienne peut réagir. Toute autorité vient de Dieu : voilà ce que la mère doit savoir, voilà ce que l'enfant doit apprendre; elle, pour commander sans dureté et sans faiblesse; lui, pour obéir docilement et avec confiance. Armée de ces pensées, la mère puisera dans la présence de Dieu qui la soutient, la fermeté et la mesure qui seraient même étrangères à son caractère; elle acquerra, par devoir, une trempe d'âme sérieuse et égale, qui se possède toujours, et elle pourra gouverner et diriger son enfant. Elle saura vouloir; on ne lui entendra pas redire ce mot désolant : *Il ne voudra pas.*

« Eh! s'écrie un éloquent évêque, pourquoi » donc êtes-vous sur la terre, pères et mères, si- » non pour vouloir avec sagesse et faire vouloir » avec autorité; commander le bien, défendre le » mal avec douceur, gravité et persévérance?... Or, » l'ennemi mortel de l'autorité et du respect, c'est » l'enfant gâté!... »

Donc, jeunes mères, si vous ne voulez pas que votre enfant soit gâté, songez bien que l'exercice de l'autorité, à son égard, est un devoir que Dieu même vous impose. Méditez ces avis d'un homme versé dans le grand art de l'éducation, d'un homme qui aime les enfants pour leur âme et pour Dieu :

« Ne laissez jamais mépriser votre droit. On » peut pardonner les fautes de légèreté, d'inadver-

» tance, et même des fautes plus graves, mais les » manques de respect, les fautes contre l'autorité, » jamais. Ne laissez jamais commettre une faute, » quelque pardonnable qu'elle soit, sans que l'en- » fant en soit paternellement averti, et si cette » faute est grave, l'enfant doit être non-seulement » averti, mais gravement réprimandé, même quand » on ne le punit pas.

» Ne cédez pas par faiblesse aux caprices et aux » importunités des enfants; il faut qu'ils sachent » et qu'ils comprennent bien que, quand l'auto- » rité a décidé, il n'y a plus qu'à se soumettre (1). »

Ces trois points, — ne pas laisser mépriser l'autorité, — avertir de toute faute, — ne pas céder aux caprices et aux mutineries des enfants, voilà les bases sérieuses d'une bonne éducation, et les trois principes qu'il faut maintenir en dépit de tout. Ajoutons y maintenant le bon exemple : que la mère s'efforce d'être en toute rencontre, douce, juste, modérée, charitable dans ses paroles, sobre, modeste, laborieuse, l'enfant l'admira et l'imitera. Que le mari et la femme s'entendent sur les points importants de l'éducation, et que si un dissentiment s'élève entre-eux, ils aient la prudence de ne pas prendre leurs enfants pour témoins, car bientôt les témoins deviendraient des juges. Que la mère n'oublie ni le mot de Quintilien : *l'éducation commence au berceau*; ni la parole de la Sainte Écriture : *le jeune homme sera dans un âge plus avancé ce qu'on l'aura fait dans son enfance*; qu'elle pétrisse la cire molle, qu'elle dirige le petit arbrisseau, qu'elle réprime les mauvais germes, — colère, envie, mensonge, paresse; qu'elle obtienne du petit enfant des actes de vertu, de patience, de sincérité, d'obéissance, qu'elle en fasse un chrétien avant tout, et elle pourra espérer avec justice, lorsqu'elle confiera son bien-aimé à des mains étrangères, que les mauvais camarades ne corrompront pas son caractère, et que les maîtres, trouvant en lui un élève habitué à obéir, ne le mettront pas au régime des pensums, faible barrière qui n'arrête pas, hélas! les enfants gâtés de notre temps, triste prélude des pensums plus sérieux que l'avenir leur tient en réserve. M. B.

(1) De l'Éducation, par Mgr. Dupanloup.



LE MARIAGE DE THÈCLE

(FIN.)

XXIV

QUOIQU'ON ne fût qu'en octobre, les Vosges avaient déjà revêtu leur habit d'hiver; les ormes et les chênes avaient vu se décolorer leur feuillage; on ne trouvait plus de fleurs sur la pente gazonnée des monts, ni aux bords des eaux rapides; les oiseaux se taisaient, et on voyait passer au milieu des nuées grises les escadrons des cigognes voyageuses qui fuyaient vers le Midi. Un brouillard humide cernait l'horizon, et les voyageurs qui montaient lentement la rampe en pente du château d'Herzey distinguaient à peine et comme à travers une gaze, sa façade élevée, ses larges fenêtres et les terrasses d'où, aux beaux jours d'été, on découvrait une vue immense, splendide amphithéâtre de montagnes et de forêts.

Ces voyageurs étaient au nombre de trois : une jeune femme vêtue de noir, et deux beaux enfants en grand deuil; le garçon, charmant de visage, bondissait en avant, regardait autour de lui avec surprise, et, s'il l'eût osé, aurait devancé de ses pieds légers ses deux compagnes faibles, fatiguées, timides peut-être. La petite fille donnait la main à la jeune femme et se pressait contre elle, en regardant avec effroi, au tournant de la route, les abîmes qu'elle dominait et où les hauts sapins, plantés dans le fond, n'arrivaient pas même au niveau des pieds des passants. Camille, c'était elle qui menait les deux orphelins au château de leur aïeul, n'interrogeait ni l'horizon lointain, ni les profondeurs creusées sous ses pas; elle regardait le manoir — ce manoir où Thècle était née, où Alexis l'avait épousée et où leurs enfants revenaient sans être attendus, et incertains s'ils y trouveraient un asile, et si le pardon refusé à leur mère descendrait sur leur tête.

Elle accomplissait la suprême volonté de Thècle, et, le cœur oppressé de crainte et de regrets, elle se préparait à quitter ces enfants qui lui étaient devenus si chers, et à les remettre sous l'autorité de cet homme fier et sévère qui faisait peur à sa simplicité. Cependant, dès qu'elle avait appris que M. d'Herzey, terminant ses longs voyages, était revenu en Europe, et que, calculant les époques, elle avait supposé qu'il était rentré au château, elle n'avait pas transigé avec son devoir, elle était

partie, et maintenant elle arrivait devant cette belle demeure dont l'aspect imposant lui disait assez quelles barrières s'étaient jadis élevées entre Alexis et Thècle.

Elle franchit la grille ornée de l'écusson des d'Herzey, elle traversa un joli parterre dans le goût ancien, encore rempli de roses automnales, et qui précédait la majestueuse cour d'honneur, au milieu de laquelle s'élançait, du sein d'une corbeille de saxifrages, posée sur des rochers, un immense jet d'eau. Les enfants voulaient s'arrêter: ils voulaient admirer l'eau qui montait, l'eau qui s'épanouissait en un lis héraldique et qui retombait brisée en mille ruisseaux pour remonter encore; ils voulaient contempler de près les fleurs, les dorades qui se jouaient dans les bassins, et dont ils voyaient chatoyer les armures d'or et d'argent; mais Camille les entraînait doucement; elle monta le perron, et sans avoir besoin de frapper ni de sonner, elle pénétra dans le vestibule. Elle regarda autour d'elle, et la petite Thérèse lui dit tout bas :

« Ma cousine, allons-nous-en; j'ai peur ici. Voyez donc là-bas, cette figure qui nous regarde!

— Une figure, ça? dit Raphaël; que tu es simple, Thérèse! c'est une cuirasse et un casque montés sur un mannequin... il y en avait de tout pareils dans l'atelier de papa...

— Chut! mes chers petits, dit Camille, voici quelqu'un. »

Un valet de chambre descendait l'escalier placé au fond du vestibule; Camille alla vers lui, et dit :

« Monsieur d'Herzey est-il chez lui? je désirerais lui parler.

— Monsieur le comte n'est pas revenu de voyage.

— On m'avait dit... je pensais qu'il devait être au château.

— Il devrait y être, mademoiselle, nous l'attendons, mais avant de rentrer en France, monsieur s'est arrêté à Vienne, à cause du Congrès scientifique. Il ne sera pas à Herzey avant quinze jours ou trois semaines.

— Et la femme de charge, madame Joséphe, n'est-elle pas au château? »

Le valet de chambre eut l'air fort surpris :

« Joséphe! mademoiselle, Joséphe! mais il y a de beaux jours qu'elle est morte; vous la trouverez au cimetière... »

Camille avait redouté la présence du comte, elle avait désiré ne pas le rencontrer et cependant, en voyant les enfants de Thècle, debout devant ce valet, traités en étrangers, en importuns peut-être, dans la maison de leur aïeul, elle fut profondément contristée. Le valet de chambre, nouveau venu dans le logis, y avait importé d'ailleurs des habitudes d'insolence; il remarqua le trouble de Camille, sa tristesse; il regarda d'un oeil moqueur sa petite robe et son modeste chapeau de paille noire, et il lui dit :

« C'est pour une quête peut-être, pour une bonne œuvre que vous voulez voir Monsieur. Il faudra revenir, mam'zelle.

— Non, répondit-elle, ce n'est pas cela. Pourriez-vous m'indiquer la ferme Thibaut ?

— Oh ! oui, et sans peine encore. Vous descendrez la route, vous passerez la vallée, et au bout d'un grand pré et d'un champ, vous verrez la ferme. Je pourrais vous la montrer d'ici si le temps était plus clair.

— Je vous remercie. Allons, mes enfants. »

Vieille, courbée, mais toujours active et courageuse, maîtresse Thibaut n'avait pas cédé à d'autres le sceptre du ménage, quelque lourd qu'il fût pour ses mains fatiguées, et comme autrefois, à la veille d'un marché, elle mirait les œufs et arrangeait dans des paniers le beurre qui devait aller le lendemain à Vitte. Elle regarda Camille avec surprise, elle fronça les sourcils en entendant ces mots :

« Je suis mademoiselle Lamblin. Mais ses yeux se mouillèrent, un sanglot souleva sa poitrine, lorsqu'en désignant le frère et la sœur, Camille ajouta :

— Voici les enfants orphelins de mon cousin Alexis et de Thècle d'Herzey.

— Les enfants de Thècle ! de ma fille ! » s'écria la fermière. Et, avec une ardeur juvénile, elle saisit les deux enfants dans ses bras, les assit sur ses genoux, les dévora de caresses, les regardant tour à tour, chassant les larmes de ses yeux pour mieux les voir encore.

« C'est qu'ils lui ressemblent ! dit-elle enfin. Ce petit bien-aimé a ses yeux et sa bouche, et la petite... Grand Dieu ! et elle est morte sans que je l'aie revue ! »

Elle sanglota si haut qu'une jeune femme accourut ; elle tenait un nouveau-né dans ses bras :

« Regarde, Estelle ! dit sa mère, voilà les enfants de Thècle ! de ta sœur de lait !

— Oh ! maman, est-ce qu'ils viennent demeurer avec nous ! quel bonheur ce serait de les soigner, de les cajoler, de leur faire oublier...

— Je les conduisais à leur grand-père, dit Camille; ç'a été la dernière recommandation de ma pauvre cousine.

— Et vous n'avez pas trouvé M. le comte au château ? on dit pourtant qu'il va re venir de tous ses voyages ! Mais, asseyez-vous donc, ma-

demoiselle ; chauffez-vous, ôtez votre chapeau ; je vais vous servir un verre de vin... »

Estelle, tout en parlant ainsi, avait placé l'enfant dans sa haute chaise; elle s'occupait seule des soins hospitaliers, seule elle adressait la parole à Camille; maîtresse Thibaut était absorbée par les enfants; elle les contemplait avec passion, elle baisait leurs mains et leurs cheveux, elle riait et pleurait à la fois, quand ses yeux et sa pensée les lui représentaient innocents, beaux et seuls; et quoique les enfants en général n'aient pas les mouvements violents, ni les caresses trop vives, ils devinaient tant d'amour, leur instinct leur disait si bien ce qu'il y avait de maternel dans le cœur de la nourrice, qu'ils se confiaient à elle et se prêtaient de bonne grâce à ses étreintes.

« Vous les laisserez ici, n'est-il pas vrai ? dit elle enfin à Camille, qui causait avec la bonne Estelle. Ils attendront à la ferme le retour de M. le comte.

— Non, madame Thibaut, cela n'est pas possible, je vous en rends grâce pour eux, répondit Camille; je dois retourner à Paris, où ma mère m'attend, et j'ai promis, entendez-vous, promis à Thècle de ne pas quitter ses enfants.

— Elle n'a pas pensé à me les donner, à moi ! s'écria madame Thibaut avec un sentiment jaloux, moi qui l'aimais tant ! »

Elle se reprit à pleurer; la petite Thérèse baisa doucement sa joue :

« O mon trésor ! dit-elle.

— Mais vous passerez la nuit chez nous ? demanda Estelle. Vous ne pouvez pas vous en aller maintenant ; mon père et mon mari seront bien contents de vous voir, mademoiselle, et de voir ces chers petits.

— J'accepte, répondit Camille, de tout mon cœur. Je sais combien vous êtes bons : ma cousine parlait souvent de vous.

— Elle parlait de nous ! dit madame Thibaut. Pauvre chérie ! elle ne nous avait pas oubliés ! quel malheur de s'être éloignée de nous tous qui l'aimions tant pour suivre un étranger ! Et dire que c'est ici qu'elle l'a vu pour la première fois, là-bas, dans le verger... il peignait la vieille chapelle. »

Camille regarda par la fenêtre le paysage si riant jadis, assombri maintenant par une petite pluie d'automne, et des souvenirs pleins de mélancolie inondèrent son âme. C'était donc là qu'avait commencé le funeste roman de Thècle et d'Alexis c'était donc là que sa propre destinée s'était décidée. Elle se leva pour regarder de plus près le verger, les eaux qui charriaient des feuilles mortes et la chapelle de Saint-Romarc, toujours debout dans sa force séculaire; elle essuya une larme, et se dit en elle-même :

« Dieu a choisi pour moi ! il a bien choisi... »

Estelle l'avait suivie; elle vit ses larmes, et peut-être, avec sa finesse de femme, devina-t-elle quelque chose des sentiments de Camille pour qui elle éprouvait d'ailleurs cette même sympathie que sa

mère prodiguait aux enfants de Thècle, et pendant toute la journée et toute la soirée, maîtresse Thibaut ne s'occupait que de ces petits êtres, et sa fille causa avec Camille; celle-ci l'interrogea sur les sentiments de M. d'Herzey.

« Croyez-vous, dit-elle, qu'il consente à voir les enfants de sa fille ? »

— Il me semble qu'oui, répondit Estelle; M. le comte est un homme d'un grand cœur, la vue de ces orphelins le touchera certainement... il aimait tant sa fille! voyez! il a voyagé huit ans, dans des pays perdus, au milieu de dangers à faire dresser les cheveux, pour parvenir à oublier sa désobéissance. Et quand il apprendra qu'elle est morte si jeune, et que le pauvre peintre est mort aussi, oh! il pardonnera!

— Que Dieu le fasse!

— Et s'il ne pardonnait pas, dit la fermière en se mêlant à la conversation, je sais ce que je ferais!

— Eh! quoi, ma mère?

— Je les élèverais. Ton père, Estelle, ne refuserait pas cette joie à sa vieille femme, qui a tant peiné et travaillé à côté de lui.

— Vous oubliez mes droits, madame Thibaut, dit Camille avec douceur.

— Nous nous mettrons à deux alors, ils n'en seraient que mieux... Mais M. le comte n'aura pas le cœur si dur: je lui parlerai, moi, qui ai nourri Thècle, et il m'entendra...

— Ne pourrait-on pas dire quelques mots à madame de Sénonges, ma mère? Voilà qu'elle va revenir aux Lauriers...

— Madame de Sénonges! jamais! elle gâterait tout avec ses chatteringues!... Plût à Dieu, qu'elle, ses mauvais conseils et ses mauvais livres, ne fussent jamais revenus au pays!

La soirée se passa dans ces entretiens; les deux laboureurs revinrent, et après avoir admiré les enfants, ils mêlèrent leur bon sens solide aux sentiments plus passionnés des femmes. Camille se sentait en paix parmi ces bonnes gens, et le lendemain, ce fut avec un regret sincère qu'elle dit adieu à ces amis d'un jour, qu'elle embrassa la bonne Estelle et qu'elle arracha les enfants aux embrassements de la nourrice.

Le fermier les conduisit en carriole jusqu'à la ville voisine, où leur petit bagage les attendait; là, il ne les quitta que lorsqu'ils furent installés dans le compartiment du chemin de fer, en destination pour Paris.

XXV

Trois semaines s'étaient écoulées sans aucune nouvelle du comte d'Herzey; Camille s'en étonnait et sa pensée travaillait à ce sujet, pendant que ses doigts menaient l'aiguille; madame Lamblin lisait ses Heures, la petite Thérèse jouait au ménage, avec cette faculté d'abstraction que les enfants

possèdent, et qui ne se laissait distraire par aucun bruit extérieur; Raphaël était à son école, mais la nuit, précoce en automne, allait le ramener; le plus profond silence régnait dans ce paisible intérieur, où l'on croyait voir planer dans l'ombre les anges de la piété, du travail et du sacrifice. Camille pensait à ses enfants d'adoption; elle formait des plans pour leur avenir, et se disait qu'avec du courage et du labeur, elle fournirait à leur existence, joyeuse au fond de l'âme d'être la seconde mère des enfants d'Alexis. Des pas légers retentirent dans la petite antichambre, et Raphaël parut, le visage animé, les cheveux au vent, sa petite casquette à la main et sur le dos, son sac d'écolier bourré de cahiers et de livres.

Il courut vers Camille, et lui dit d'un air triomphant:

« Il y a un monsieur, qui est monté avec moi, il veut vous voir... je crois bien que c'est mon grand-père! »

Camille se leva fort émue, madame Lamblin posa son livre et ses lunettes, et Raphaël introduisit un homme de grande taille, et dont le visage amaigri, fatigué, mais encore beau, rappela soudain à Camille un portrait qu'elle avait vu chez Thècle. Il tenait le petit garçon par la main, et il salua Camille et sa mère avec respect, en disant d'une voix où vibrerait une émotion contenue:

« Ai-je besoin de me nommer à vous, mademoiselle? Vous devinez, n'est-ce pas? que je suis le père de ces deux petits enfants? »

Il lui tendit la main.

« Combien d'actions de grâces je vous dois! Vous avez dû me croire bien dur ou bien ingrat; mais ce n'est qu'il y a huit jours, au fond de l'Autriche, que la nouvelle de la mort de ma pauvre fille m'est parvenue... »

Il se tut; des larmes coulèrent sur ses joues bronzées; le petit Raphaël qui n'avait pas cessé de le regarder, lui saisit la main, s'attacha à lui en disant:

« Tu es notre grand-père, dis!

— Mon cher petit-enfant! s'écria le comte en prenant l'enfant dans ses bras et en l'asseyant sur ses genoux. Vous lui avez donc appris à me connaître? ajouta-t-il en se retournant vers Camille.

— Ma cousine disait que vous alliez venir et que vous seriez très-bon pour nous, dit Raphaël; aussi, grand-père, quand vous êtes entré dans la maison, je vous ai reconnu de suite, car vous ressemblez au petit portrait que maman avait près de son lit. »

Camille avait pris la main de Thérèse, qui, à l'aspect d'un étranger, s'était cachée avec ses jouets sous le tablier de madame Lamblin; elle l'amena auprès de M. d'Herzey en disant:

« Voici la fille de Thècle! »

Il la prit dans ses bras et voulut baiser ses joues et son front, mais la petite fille, effrayée à la vue

de ce visage inconnu, se rejeta avec frayeur sur l'épaule de Camille :

« Ma barbe grise lui fait peur, dit le comte en souriant; nous deviendrons amis plus tard. Demain je viendrai les chercher.

— Oh! grand-père, s'écria Raphaël, tu nous mèneras au Bois de Boulogne, dis!

— Oui. Et puis plus tard au château; tu y es venu déjà, tu sais? Il y a un jet d'eau dans la cour.

— Partons, dit l'enfant émerveillé.

— Pas tout de suite, J'ai besoin de causer avec ces dames.

— Si vous le permettez, monsieur, reprit Camille, je vais faire souper les enfants et ils se retireront. »

Avec beaucoup de simplicité, elle mit le couvert; sa petite servante apporta le bouillon, les œufs, la compote, et le frère et la sœur mangèrent, lui, de grand appétit, elle, d'un air troublé. Puis ils allèrent se coucher, et le comte resta seul avec ces deux femmes, pour qui il éprouvait un sentiment d'intérêt et d'amitié qui allait croissant.

« Parlez-moi de Thècle, dit-il. Depuis quand l'avez-vous connue?

— Depuis son mariage avec mon cousin, répondit Camille. »

Et elle raconta simplement ses relations avec Thècle, insistant avec affection sur les détails qui pouvaient faire du bien au cœur de M. d'Herzey, évitant prudemment ce qui pouvait le contrister ou l'offenser; il l'écoutait la tête penchée sur sa main, ses yeux pénétrants fixés sur elle, et dans ces yeux on pouvait lire la tristesse, le regret, l'émotion qui tour à tour agitaient son âme. Lorsque Camille lui parla des derniers mois de Thècle, de cette inclination vers les idées sérieuses qui, à son insu, l'avaient préparée à la mort, de cette mort soudaine, imprévue, et si chrétienne pourtant, de ce pardon sollicité avec tant d'instance, de ce souvenir de son père qui ne l'avait pas abandonnée jusque dans l'agonie; du désespoir d'Alexis, de sa douleur qui devint mortelle, et que ses larmes coulèrent à ce souvenir, le comte y mêla les siennes, et après un long silence, il lui dit :

« Je vous dois, mademoiselle, plus que je ne le pensais, plus que votre modestie ne l'avoue, car le salut de ma pauvre fille me semble votre ouvrage. Que Dieu vous en récompense!

— Vous pardonnez donc à Thècle?

— Du fond de l'âme, et à son mari, qui, dans votre récit m'apparaît tout à fait comme un galant homme et un cœur noble.

— Il l'était, monsieur!

— Je regrette de ne l'avoir pas mieux connu; et pourtant vous me trouverez bien obstiné? Même à l'heure qu'il est, je n'approuverais pas encore ce mariage.

— Vous auriez raison, monsieur le comte, répondit-elle gravement.

— Ils ne furent pas heureux, dit madame Lamblin,

qui avait écouté cet entretien avec des larmes; vous ne les aviez pas bénis, monsieur, ni le bon Dieu non plus...

— Je tâcherai que leurs enfants soient heureux et sages. Me permettez-vous, mesdames, de venir les chercher demain pour les habituer un peu à ma figure, en attendant que je les emmène dans ce vieux château, désert depuis près de neuf ans?

— Oui, monsieur, Raphaël sera enchanté de vous suivre, mais Thérèse sera plus rétive. Elle est si timide.

— Nous tâcherons de l'appivoiser, et au besoin, chère demoiselle, je vous appellerai à mon aide. »

XXVI

Six mois après, Camille recevait la lettre suivante :

Herzey, mai 18...

« Vous devez, mademoiselle, me trouver bien négligent, car je crois, en consultant ma mémoire, que depuis le commencement de l'année, je ne vous ai pas donné de nouvelles de vos pupilles. Vous ne reconnaissez pas Raphaël : le grand air des montagnes, la liberté d'action, l'exercice, la gymnastique champêtre l'ont développé d'une manière étonnante et charmante; il grimpe sur nos rochers comme un petit Henri IV, il monte aux arbres comme un écureuil ou comme un ébrancheur des Vosges, c'est tout dire; il apprend à nager et à monter à cheval, et ses petites études suivent le même cours ascendant que ses forces physiques. Nous faisons du latin, et ce gentil enfant montre pour les pierres, les armes, les instruments rassemblés dans mon cabinet une prédilection qui flatte son grand-père. Je crois que je lui léguerai mes goûts d'archéologue et de voyageur... La belle petite Thérèse est aussi en progrès de santé; elle a fini par s'acclimater dans cette grande maison qui, au début, lui faisait peur; elle est admirablement soignée par madame Estelle, que vous connaissez, et qui a consenti à venir demeurer au château pour veiller à cette chère petite; je lui en sais un gré infini; son mari, très-habile jardinier, dirige le parc et les serres, et maîtresse Thibaut ne passe pas un seul jour sans venir voir les enfants de sa fille de lait.

» En dépit de mon affection, des soins dévoués d'Estelle, et de l'adoration passionnée de la fermière, les enfants ne vous ont pas oubliée, mademoiselle, et ceci m'amène à vous faire une proposition, qui est depuis longtemps au fond de ma pensée : que penseriez-vous de quitter Paris et de venir, avec madame votre mère, dans ce petit coin reculé du monde, auprès d'un ami reconnaissant, qui voudrait acquitter la dette de sa fille et de ses petits-enfants? J'ai, au fond du parc, une

jolie maison, ermitage, cottage, comme vous voudrez, qui fut habitée par une sœur de ma mère, et dans laquelle je voudrais vous voir; vous y seriez tout à fait libre, mais non pas isolée, et nous serions très-heureux, les enfants et le grand-père de vous voir chez vous et de vous accueillir au château.

« Voilà mon plan : consentez-vous? Je vous dirai, sans phrase, que vous me ferez grand plaisir, et que ce sera une des dernières joies de ma vie que de parler avec vous de mon enfant. Croyez-moi toujours

» Votre serviteur et ami,

» A. D'HERZÉY.

« J'ai reçu des mains de M. Reyville tous les papiers de la succession d'Alexis et de Thécle; tout est en règle. »

Camille répondit le même jour :

Paris, mai 18...

« Vous me comblez de reconnaissance, monsieur le comte, et ce n'est qu'en priant pour vous et pour vos enfants que je pourrai vous la témoigner. Avec ma lettre vous recevrez une lettre de

faire-part qui vous apprendra le triste événement qui me laisse orpheline : ma pauvre mère a succombé à ses longues souffrances, elle est morte avec un courage et une paix célestes. Je suis seule désormais, et libre d'accomplir ce qui, depuis neuf ans, est le vœu secret de mon cœur. Je n'irai pas aux Vosges, monsieur, je ne reverrai plus ces enfants chéris qui m'attacheraient trop au monde, mais du fond de ma retraite, devant le Très-Saint-Sacrement dont je serai l'adoratrice, je ne cesserai de prier pour vous et pour ceux qui ne sont plus. Croyez qu'il me faut une résolution bien arrêtée, la certitude d'une vocation née parmi de grandes peines, pour me refuser ainsi à vos bontés. J'ai besoin du repos que l'on trouve aux pieds des saints autels, j'ai besoin de boire à d'autres sources que celles de la terre; mais dans cette vie de solitude et de contemplation que je vais mener, le souvenir de ma mère et de mes amis ne me quittera pas, et toujours je le porterai devant Dieu.

« C'est en Lui que je suis, monsieur le comte,

» Votre très-reconnaissante servante,

» CAMILLE LAMBLIN. »

MATHILDE BOURDON.

LA RECLUSE DES ROCHES-NOIRES

(SUITE)

Le jeune homme s'inclina, et, saisissant avec empressement l'occasion qui lui était offerte d'entretenir un instant la jeune fille, à voix basse :

« Mademoiselle, lui dit-il avec émotion, puis-je espérer que ma longue absence n'a rien changé aux systèmes que vous eûtes la bonté de me témoigner la veille de mon départ, jour béni, qui n'est jamais sorti de ma mémoire!

— Faites-plus que de l'espérer, soyez-en sûr, monsieur, répondit-elle d'un ton ferme.

— Ainsi, vous m'autorisez à renouveler aujourd'hui la demande que je fis alors de votre main? »

Elle parut hésiter un instant, puis d'une voix craintive :

« Je voudrais y mettre une condition, obtenir de vous un service, plus que cela, un sacrifice, monsieur; mais comment m'expliquer à cette heure? nous voici déjà dans la salle à manger.

— Soyez sûre, mademoiselle, qu'il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour vous, lors même qu'il faudrait, comme au bon temps de la chevalerie errante, combattre les dragons ailés ou pourfendre des géants, ajouta-t-il en prenant place à côté d'elle. »

Le repas fut gai; jamais, depuis son arrivée au château, le baron ne s'était montré de si bonne humeur; il mangeait de bon appétit et causait avec entrain, comme aux jours de sa jeunesse.

Après le café, il proposa à M. de Belfort de l'accompagner au fumoir.

« Nous te rejoindrons bientôt, dit-il à Valentine. »

La jeune fille, demeura seule au salon; un doux sourire errait sur ses lèvres vermeilles, et son visage avait une expression de bonheur qui rendait sa beauté plus suave.

Elle était ainsi, depuis quelques minutes, absorbée dans ses réflexions, lorsque la pendule sonna sept heures. Valentine tressaillit alors, comme réveillée brusquement d'un songe plein d'attraits.

« Oh ! c'est impossible, dit-elle, je n'ai pas le courage de sortir aujourd'hui, de sacrifier cette soirée, la seule peut-être que M. de Belfort doit passer auprès de nous... mais Bernard compte sur moi cependant, et, avec sa mauvaise tête, qui sait ce qu'il pourrait faire ou imaginer ? »

Elle tira le cordon de la sonnette, et une vieille femme parut sur le seuil de la porte.

« Ma bonne Catherine, lui dit-elle d'un ton câlin, donne-moi vite ma pelisse et mon capulet, couvre-toi aussi et sors. »

— Et où donc mademoiselle veut-elle aller à cette heure ?

— Tu le sais bien, ma chère bonne.

— Mademoiselle n'y pense pas, répondit la vieille d'un ton grondeur, monsieur le baron peut revenir d'un moment à l'autre.

— Il croira que je suis montée dans ma chambre, comme je le fais bien souvent.

— Mais le temps est détestable ; il fait noir comme dans un four.

— Alors prends la lanterne et partons.

— Hélas ! hélas ! tout cela finira mal pour vous deux, et pour moi aussi par-dessus le marché, dit la vieille en soupirant. Voilà votre capulet et votre manteau, et que Dieu nous protège ! »

Elles traversèrent le vestibule, ainsi que la tour servant de porche, et se trouvèrent dans la cour carrée, qui avait une porte donnant sur la campagne, et elles disparurent bientôt dans le sentier montueux conduisant au terrain raviné, qui avait donné son nom au château.

Pendant ce temps M. de Belfort, profitant de la belle humeur du baron et de l'amitié qu'il lui témoignait, venait d'avoir avec lui une conversation très-intime, et il lui avait renouvelé sa demande en mariage.

« Je n'attendais pas moins de votre constance, lui répondit le baron, et, après cette épreuve de trois ans, c'est avec joie que je vous donnerai ma nièce, croyant agir en cela comme aurait fait son père, car vous êtes un honnête garçon, que j'estime et que j'aime ; vous avez une carrière honorable, de la naissance, de l'esprit, de la fortune ; je ne vois vraiment pas ce que je pourrais désirer de mieux ; mais il vous faut le consentement de madame votre mère.

— Dont voici la demande par écrit, interrompit le jeune homme en tirant une lettre de son portefeuille, demande qu'elle viendra bientôt renouveler de vive voix. Elle vous connaît depuis longtemps, m'a-t-elle dit, elle a vu à Paris mademoiselle Valentine, et elle a le plus vif désir de la nommer sa fille.

— Je le crois, cela doit être, répondit le baron, car c'est une douce et noble créature que Valentine, un cœur d'or, une âme d'élite. Je ne sais

trop comment s'y sont prises ces bonnes religieuses auxquelles ma belle-sœur l'avait confiée toute petite, mais on peut dire qu'elles lui ont donné à un degré éminent les talents et les qualités qui conviennent à une femme.

En revenant de Constantinople, encore sous le coup des misérables tracasseries dont j'ai été la victime, j'étais d'une humeur farouche et bien peu disposé à prendre ma nièce auprès de moi, quoiqu'elle fût ma plus proche parente et la fille d'un frère que j'avais aimé de tout mon cœur ; elle, de son côté, la pauvre fillette, que ma mine rébarbative épouvantait, ne demandait pas mieux que de rester auprès de ses maîtresses ; mais bientôt je tombai malade, et, me voyant près de rendre l'âme, j'envoyai chercher l'orpheline pour lui faire mes adieux et quelques recommandations suprêmes. Mon discours ne fut pas long, et je le terminai par ces mots :

« Ne pleure pas, et retourne au couvent.

— Non, répondit-elle d'un ton résolu qui me surprit beaucoup ; puisque vous êtes malade, ma place est ici, et j'y reste.

— A quoi pourrait me servir une petite pensionnaire comme toi ? lui dis-je en levant les épaules.

— J'espère que vous le verrez bientôt, mon cher oncle. »

Et bon gré mal gré je dus subir sa présence ; mais je n'eus certes pas lieu de m'en plaindre, car jamais garde-malade expérimentée ne se montra plus soigneuse et plus attentive que cette petite fille de seize ans. Elle devinait mes désirs avant qu'ils ne soient exprimés ; avais-je soif, elle approchait aussitôt la coupe de mes lèvres ; sentais-je quelque disposition à m'endormir, les rideaux fermés comme par magie, faisaient dans ma chambre une nuit factice qui favorisait le sommeil.

Aidée de mon valet de chambre et d'une vieille bonne, qui avait pris soin de son enfance, elle suffisait à tout dans la maison avec un courage et un dévouement sans bornes. Je suis assez emporté de ma nature et fort mauvais malade, je dois en convenir ; je ne lui épargnai donc ni les plaintes injustes ni ma méchante humeur ; elle les supporta avec une patience angélique et une douceur inaltérable ; mais ce fut surtout dans la convalescence que je pus apprécier son bon cœur et les ressources de son esprit solide et cultivé ; elle me distrairait par sa conversation ingénue, me faisait la lecture, s'intéressant à des livres sérieux, que j'aurais cru très au-dessus de sa portée, et m'étonnant bien souvent par la justesse et la profondeur de ses réflexions. Puis elle me donna le bras pour m'aider à faire quelques tours de promenade dans ma chambre, et ensuite au jardin ; bref, je lui dus la santé et peut-être la vie, et ces soins affectueux, cette gracieuse amabilité ne m'ont jamais fait défaut depuis lors ; aussi, je l'avoue, ce n'est point sans un grand effort de raison et de volonté que je consens à briser moi-même ces liens d'affec-

tion, qui, depuis près de cinq ans déjà, enchaînaient son sort au mien.

— Soyez persuadé, monsieur, qu'ils ne seront pas rompus par notre mariage et que vous aurez, au contraire, deux enfants au lieu d'un, puisque je me sens tout disposé à partager les sentiments de mademoiselle Valentine, et que depuis longtemps vous avez la bonté de m'honorer de votre bienveillance. »

Le vieux gentilhomme sourit avec l'expression d'amertume qui lui était familière.

« Je vous crois sincère, dit-il, mais je me connais trop moi-même pour conserver quelque illusion à ce sujet; ne craignez point cependant que je retire mon adhésion, ou que je fasse obstacle à ce mariage, que je désire presque autant que vous-même, car j'aime ma nièce de tout mon cœur, je voudrais la voir heureuse et je sens bien qu'elle ne doit pas l'être auprès de moi; notre association de circonstance est toute à mon avantage: je jouis de ses talents, de sa bonté, des grâces de sa jeunesse; elle supporte mon humeur impérieuse, mes antipathies d'homme orgueilleux et blessé dans son orgueil, mes caprices de vieillard morose. Je n'ai pas comme elle la vertu de dominer mon caractère, de sacrifier mes inclinations naturelles au bonheur de ceux qui m'entourent; je suis colère, vindicatif, méchant, je connais mes défauts et je ne me sens pas le courage de m'en corriger.

— Vous vous faites plus noir que vous n'êtes, dit en souriant le jeune homme, heureusement que je sais très bien à quoi m'en tenir sur votre compte... Mais le temps marche, et mademoiselle Valentine nous attend sans doute.

— C'est juste, mon ami, retournons auprès d'elle. »

Ils rentrèrent au salon et le trouvèrent désert. M. de Fournel sonna son valet de chambre.

« Avertissez ma nièce que je la demande, dit-il brusquement. »

Le domestique revint quelque temps après.

« Mademoiselle n'est pas chez elle, monsieur le baron, ni dans la salle à manger, ni dans la lingerie, nulle part enfin.

— Vas la demander à Catherine.

— Introuvable aussi, mademoiselle Catherine, je l'ai cherchée partout, jusque dans le jardin.

— Imbécile! dit le baron en fronçant le sourcil, tu ne me feras pas croire qu'elles ont été enlevées par des brigands!

— Qui peut savoir, dans un lieu comme celui-ci! dit le domestique. »

Presque au même instant, Valentine entra au salon, toute rouge et toute essoufflée.

— Me voici, mon oncle, dit-elle en s'efforçant de sourire.

— Et d'où viens-tu ainsi, petite fille? reprit-il en se radoucissant tout à coup; voici plus d'un quart d'heure que l'on te cherche.

— Dame! c'est votre faute, messieurs, vous

avez fumé si longtemps que j'ai été faire un tour de promenade. »

Elle parlait fort vite et avec une gaieté feinte, qui surprit le jeune homme.

« Nous avouons nos torts, dit-il, et je n'en suis que trop puni, car l'heure s'avance, et il me faut songer à retourner à la ville.

— Il n'est pas tard cependant, observa Valentine.

— C'est que, par malheur, un cheval de louage est loin d'être un Bucéphale, répondit en riant l'officier; comme je l'ai déjà un peu surmené en venant, il n'ira pas vite au retour, et, si je ne suis point à Bellême avant dix heures, ma tante de Saint-Cérant, chez laquelle je suis descendu, et que le seul nom des Roches-Noires fait frissonner d'épouvante, croira que le diable m'a emporté.

— Allez donc rassurer cette bonne demoiselle, dit M. de Fournel, et revenez déjeuner avec nous demain matin.

— A demain donc, monsieur. »

Et, s'approchant de Valentine:

« Si vous êtes aussi bonne que monsieur votre oncle, lui dit-il rapidement, je suis le plus heureux des hommes.

Cela dépendra de vous, répondit-elle.

III

Dès que le cavalier fut en selle, le vieillard et sa nièce rentrèrent au salon.

— Eh bien! petite, dit M. de Fournel en tapant familièrement sur l'épaule de la jeune fille, ce qui était chez lui une grande marque d'amitié, as-tu deviné dans quelle intention Gaston de Belfort est venu me chercher jusqu'ici?

— Je crois bien que oui.

— Et tu n'en es pas fâchée au fond?

— Non, mon oncle.

— Tu trouves donc ce jeune homme à ton goût?

— Oui, mon oncle.

— Et tu consens à l'épouser?

— Non, mon oncle.

— Parbleu! voilà qui est trop fort, s'écria le baron en frappant un grand coup de poing sur la table; où as-tu donc la tête ce soir, Valentine?

« Oui, mon oncle; non, mon oncle; » tu ne sors pas de là, et encore tu me réponds au hasard, comme si tu pensais à autre chose. Voyons, veux-tu, oui ou non, épouser le capitaine Gaston de Belfort?

— Permettez-moi de vous faire observer, mon cher oncle, qu'une décision aussi importante demande un peu de réflexion.

— Voilà trois ans déjà qu'il est question de ce mariage, et que tu as eu le temps d'y réfléchir tout à ton aise; les femmes sont vraiment incompréhensibles, ajouta-t-il en s'échauffant de plus en plus, et je dirais volontiers, comme le roi chevalier :

« Bien fol est qui s'y fie. » Combien te faut-il donc encore de temps pour te décider tout à fait ?

— Est-ce trop de vous demander vingt-quatre heures ?

— Va pour vingt-quatre heures, reprit le baron en se rassérénant visiblement, et, pour t'aider de tout mon pouvoir dans tes combinaisons matrimoniales, voici quelle serait en entrant en ménage votre position pécuniaire :

Gaston, outre ses appointements de capitaine, possède dès maintenant, du chef de son père, cent soixante mille francs. Tu lui apporterais en dot les deux cents mille francs dont tu as hérité de tes père et mère, plus cinquante mille francs provenant des économies faites sur tes revenus; cela vous ferait, pour commencer, vingt-quatre mille livres de rente, ce qui est très-joli déjà. Plus tard, M. de Belfort, étant fils unique, aura droit à tous les biens de sa mère, sans compter l'héritage très-probable de mademoiselle de Saint-Cérant. Quant à moi, tu sais que je suis riche aussi, et que tu auras un jour toute ma fortune.

— Oh! non, pas *toute*, mon bon oncle, dit-elle en joignant les mains et en élevant vers lui ses beaux yeux bleus, où brillèrent deux grosses larmes.

— *Toute*, mademoiselle, répéta le baron d'une voix terrible, je voudrais bien voir qu'on me dise le contraire !

Tu sais maintenant au juste à quoi t'en tenir au sujet de la fortune, reprit-il bientôt d'une voix radoucie; allons nous reposer, et que l'on nous serve demain un bon déjeuner. »

Dès que la jeune fille se trouva seule dans sa chambre, elle tomba à genoux, et son cœur s'épancha devant Dieu dans un torrent de larmes. Était-ce de joie ou de douleur qu'elle pleurait ainsi? On pourrait croire qu'elle ne le savait pas elle-même, car tantôt sa prière s'élevait vers le ciel en hymnes d'actions de grâce, tantôt elle implorait, en sanglotant, la miséricorde céleste; nature nerveuse, corps délicat, âme tendre et douée d'une sensibilité exquise, le silence des champs, la solitude des bois avait encore développé son exaltation naturelle; elle avait à la fois des aspirations plus ardentes, des douleurs plus profondes et des jouissances plus vives que les filles élevées dans le monde. L'imagination jouait un grand rôle dans son existence, et l'on sait combien cette enchanteresse est habile à créer, à grossir les joies et les chagrins. Puis elle n'avait ni mère, ni sœur, ni amie à qui elle pût ouvrir son âme, confier ses agitations secrètes, ou demander un conseil; aucun cœur ne battait à l'unisson du sien. M. de Fournel l'aimait à sa manière, et en était tendrement aimé; mais il lui faisait peur; son œil vif et hautain, qui semblait vouloir plonger jusqu'au fond de l'âme pour en découvrir les secrets, l'expression habituellement raide de la physiologie, la colère toujours prête à l'envahir et à éclater en paroles acerbes, éloignaient toute con-

fidence. C'était devant Dieu seul qu'elle épanchait son cœur.

Lorsqu'elle eût long-temps prié et pleuré et que la fatigue survint, elle se releva doucement et ouvrit la fenêtre de sa chambre. Le temps s'était éclairci, la nuit était devenue sereine, le ciel était constellé de toutes parts, des myriades d'étoiles brillaient dans le firmament comme une poussière diamantée, une brise douce et légère murmurait dans les branches des arbres, et la voix du rossignol s'exhalait en chants mélodieux au fond d'un bosquet voisin.

Ces beautés de la nuit, ce calme de la nature furent comme la réponse du ciel aux ferventes prières de Valentine; l'apaisement se fit dans son âme, elle s'endormit dans de doux rêves, et il était grand jour déjà quand elle se réveilla toute fraîche et toute souriante, pensant avec joie à la visite de Gaston. Cependant une sorte d'inquiétude ne tarda pas à la reprendre encore. « Quelle opinion va-t-il concevoir de moi? » se disait-elle tout en soignant sa toilette un peu plus qu'à l'ordinaire. « Si je n'avais pas promis le secret, si je pouvais lui confier toutes mes peines! »

Ce point noir, cette idée fixe mit comme une ombre sur son front, et donna à son regard une langueur mélancolique, à sa démarche une apparence de fatigue dont le baron se préoccupa quelque peu.

« Serait-elle malade, se disait-il, ou va-t-elle refuser ce beau garçon qui me convient fort? »

Il se mit aussitôt à faire un éloge pompeux du capitaine, exaltant ses chances probables de rapide avancement, vantant son aptitude militaire et l'illustration de sa famille.

Valentine écoutait son oncle sans lui répondre et sans émotion apparente, toute concentrée en ses réflexions intimes; mais lorsque le valet de chambre eut annoncé M. Gaston de Belfort, le visage de la jeune fille s'épanouit si visiblement, sa physionomie prit tout à coup une telle expression de joie que le vieux diplomate se sentit aussitôt rassuré.

« A la bonne heure, s'écria-t-il d'un air joyeux en tendant la main au jeune homme, j'aime l'exactitude, et c'est une qualité de plus que je vous reconnais volontiers. Êtes-vous arrivé assez à temps, hier au soir, pour ne point causer d'inquiétude à votre tante? »

— J'étais à sa porte avant l'heure fatale, dit-il en riant, car dix heures sonnaient comme je montais l'escalier, mais cinq ou six de ses amis, auxquels il y a apparence qu'elle voulait me présenter, s'étaient déjà retirés, ce qui l'avait un peu contrariée, je crois; aussi ai-je dû lui promettre, pour la remettre en belle humeur, de l'accompagner demain soir au bal de souscription, qui doit avoir lieu à l'Hôtel de ville; y viendrez-vous, mademoiselle? »

— Pourquoi pas? dit le baron, en se hâtant de

prendre la parole; Valentine et moi, nous avons vécu en ermites depuis notre arrivée aux Roches-Noires; j'étais devenu farouche comme un ours, et triste comme un hibou, mais votre présence me rajeunit et me remet en belle humeur, mon beau capitaine.»

La jeune fille fit timidement quelques observations sur la presque impossibilité de préparer en si peu de temps une toilette convenable; mais le baron n'était pas homme à se laisser arrêter dans ses projets par des difficultés de si peu d'importance.

« Tu l'entendras avec ta femme de chambre, lui dit-il, et tu te tiendras prête à partir demain à huit heures et demie précises. »

Après le déjeuner M. de Fournel, accompagné de sa nièce, conduisit son hôte dans le parc, dont les grands arbres formaient, en certains endroits, un dôme impénétrable aux rayons du soleil; d'humbles violettes croissaient au pied de ces géants de la végétation, et Valentine en cueillit quelques-unes en passant; ce que voyant le jeune homme, il s'empessa de l'aider à former un bouquet, tandis que le vieillard, assis sur un banc de verdure, les contemplait en silence; mais bientôt, tirant un journal de sa poche, il s'enfonça dans la politique.

« Mademoiselle, dit alors à demi-voix le capitaine à la jeune fille, dites-moi donc bien vite ce que je dois faire pour obtenir un consentement dont dépend le bonheur de ma vie.

— Une simple promesse, monsieur, mais à laquelle j'attache une extrême importance. »

Et comme il se mit à sourire de cet air doucement railleur dont les grands parents accueillent parfois les demandes des enfants.

« Ayez pitié de mon embarras, ajouta-t-elle en joignant les mains; ce que je vais vous dire est très-sérieux et vous paraîtra peut-être bien étrange.

— Veuillez vous expliquer sans crainte, mademoiselle, vous savez bien que je vous suis dévoué corps et âme ?

— Eh bien ! répondit-elle d'une voix tremblante, et après s'être assurée, en mesurant du regard la distance qui les séparait du baron, que leurs discours ne pouvaient arriver jusqu'à lui, mon oncle a dû vous dire que j'avais deux cent mille francs à moi, plus cinquante mille francs d'économies faites sur mes revenus. »

M. de Belfort fit un signe de tête affirmatif.

« Je voudrais, reprit Valentine, si émue qu'elle laissa échapper de ses mains sa récolte parfumée, je voudrais pouvoir disposer, à l'insu de mon oncle, de la moitié de cette dernière somme le jour même de mon mariage, sans que personne m'en demande compte. »

Le jeune officier fit un mouvement de surprise, tant il était loin de s'attendre à pareille demande de la part d'une jeune fille aussi poétique, aussi éthérée que le paraissait mademoiselle de Fournel.

« Est-ce que vous auriez fait des dettes, lui dit-il en riant et d'un ton familial qu'il n'avait jamais employé à son égard. »

Mais il réprima bientôt cette gaieté hors de propos, en voyant couler des pleurs des beaux yeux de Valentine, et une expression douloureuse se peindre sur ses traits.

« Vous savez aussi bien que moi, j'espère, que ce n'est point pour votre fortune que j'aspire depuis si longtemps au bonheur de vous épouser, reprit-il; vingt-cinq mille francs de plus ou de moins ne m'importent guère, et j'y renonce volontiers pour vous être agréable.

— Oh ! merci, monsieur, mais ce n'est pas tout encore, répondit la jeune fille en prenant son courage à deux mains; mon oncle vous a appris sans doute qu'il voulait me laisser sa fortune après lui; eh bien, cet héritage, je désire, le cas échéant, n'en accepter que la moitié.

— Chère Valentine, dit doucement le capitaine, j'ai en votre bon sens comme en votre vertu, une confiance entière, et je vous donne ma parole d'honneur de vous laisser entièrement libre d'agir à ce sujet comme vous croirez devoir le faire; mais ne pourriez-vous pas, à moi, votre ami, votre fiancé, confier les motifs qui vous décident à m'imposer de semblables conditions.

— Soyez généreux jusqu'au bout, dit-elle; ne me demandez pas un secret que j'ai promis de garder. Un jour viendra, je l'espère, où je serai relevée de cette promesse, qui ne m'a jamais tant coûté qu'à cette heure, et je suis bien persuadée qu'alors vous approuverez ma conduite.

— Je l'approuve dès à présent, soyez-en sûre.

— Eh bien, monsieur, dès à présent, moi aussi, je vous engage ma parole. »

Et comme le baron s'approchait d'eux :

« Mon bon oncle, lui dit-elle en s'avançant vers lui, vous m'aviez donné vingt-quatre heures pour répondre à une grave question que vous m'adressiez hier au soir, mais je n'attendrai point que tout ce temps soit écoulé pour vous dire que, d'après votre conseil et votre désir, j'accepte de tout mon cœur.

— Voilà qui est parler net, dit le vieillard en déposant un baiser sur le front de sa nièce et en serrant la main du capitaine; recevez mes félicitations, mes enfants, car vous êtes dignes l'un de l'autre. »

Il ne fut plus question ce jour-là de visiter le domaine, on avait bien autre chose en tête. M. de Belfort demanda avec instance que, séance tenante, on fixât l'époque du mariage.

« Le plus tôt est le meilleur, disait-il.

— C'est aussi mon avis, répondit le diplomate, mais encore faut-il le temps de faire quelques préparatifs et de régler certaines affaires d'intérêt; puis, nous devons, avant tout, nous conformer à la volonté de madame votre mère.

— Je lui écrirai dès ce soir, répondit le jeune

homme, et je suis sûr qu'elle partagera mon empressement. Nous pouvons donc, ce me semble, fixer dès maintenant au 15 juin par exemple, l'époque du mariage.

— Deux mois, c'est bien peu pour tout ce qui reste à faire, répondit M. de Fournel, mais on peut y arriver cependant. Ce sera donc pour le 15 juin, si tu n'y trouves aucun inconvénient, Valentine.

— Je n'ai d'autre volonté que la vôtre, dit-elle.

— Alors c'est chose convenue, mais gardez-la secrète quelque temps encore, mon cher capitaine, même envers mademoiselle votre tante, de peur de mettre la population entière dans notre confiance, ce qui serait gênant peut-être.

— Il me suffit d'être heureux, répondit le jeune homme, et je n'éprouve nullement le besoin de crier mon bonheur sur les toits. »

Le reste de la journée s'envola rapidement ; de douces causeries, de charmants projets d'avenir le remplirent tout entier, et l'on se sépara le soir en se donnant rendez-vous au bal du lendemain.

IV

Mademoiselle de Saint-Cérant n'avait pas beaucoup de ressources dans l'esprit, et, comme elle était toujours restée dans sa petite ville, elle en avait conservé les manières et la conversation. Excellente personne du reste, la bonté et l'obligeance même, elle ne s'était point mariée dans sa jeunesse pour soigner ses vieux parents ; et, depuis qu'elle les avait perdus, elle se faisait honneur de sa fortune, en recevant souvent ses amis et en consacrant à des œuvres charitables une grande partie de ses revenus.

Son affection pour son neveu se rapprochait de l'amour maternel ; elle était fière de lui, elle en parlait sans cesse, vantant ses exploits, son esprit, ses talets, son air noble et martial ; et elle n'avait pas de plus vif désir au monde que de lui voir épouser une demoiselle du pays, afin d'avoir plus de chances qu'il y vînt souvent et qu'il s'y fixât quelque jour.

De toutes les jeunes filles de sa connaissance, Jenny de Boissac était celle qui lui paraissait réunir au plus haut degré toutes les conditions désirables ; c'était la plus riche, la plus élégante, celle qui tenait le premier rang dans la ville, et, à coup sûr, l'une des plus jolies. On prétendait bien à Bellême qu'elle était fiancée à son cousin Armand ; mais cela n'était rien moins que certain, et mademoiselle de Saint-Cérant ne doutait point que, si Gaston voulait bien se mettre sur les rangs, il l'emportât aisément, non-seulement sur le cousin, mais sur tous les concurrents du

monde. La difficulté était de décider le capitaine à faire une première démarche en se mettant en relations avec cette famille. La bonne tante lui avait bien offert de le conduire chez M. de Boissac ; mais le jeune homme avait trouvé de si bons prétextes pour éluder cette visite, qu'elle n'avait osé insister. Changeant alors de batteries, elle avait témoigné le désir d'assister au bal de l'Hôtel de Ville, et prié son neveu de l'y conduire. C'était d'ailleurs pour elle un véritable plaisir de se montrer dans le monde, où elle ne paraissait plus, depuis longtemps, au bras d'un si brillant cavalier. Elle mit donc toutes voiles dehors, sortit ses bijoux, sa belle robe de moire, qui était restée enfermée depuis le jour mémorable où mademoiselle de Saint-Cérant avait eu l'insigne honneur d'être marraine de la grande cloche, et elle se fit faire par la meilleure modiste de Bellême, un bonnet en point d'Alençon, orné de roses rouges.

Ainsi parée de ses plus beaux atours, la bonne demoiselle arriva dans la salle et s'assit dans un fauteuil placé juste derrière la banquette occupée déjà par mademoiselle de Boissac et quelques-unes de ses amies intimes.

« Mon neveu, Gaston de Belfort, que j'ai le plaisir de vous présenter, mesdemoiselles, leur dit la vieille fille.

— Oh ! monsieur n'est pas un étranger pour nous, répondit Jenny en rendant gracieusement à l'officier le salut qu'elle venait d'en recevoir ; nous le connaissons toutes de réputation.

— Si c'est d'après les discours de mon excellente tante, mon portrait pourrait être flatté, je vous en préviens, dit Gaston.

— S'il en est ainsi, nous nous en apercevrons aisément, ces demoiselles et moi, répondit gaiement Jenny ; nous sommes très-habiles à découvrir les défauts d'autrui.

— Et aurez-vous la charité de me faire part de vos découvertes, mademoiselle ?

— Nous verrons ; cela dépendra de leur importance.

— Ou du caprice du moment ?

— Peut-être bien. Vous venez d'Alger, monsieur ; on s'y amuse beaucoup, dit-on ? Les jeunes filles y sont-elles jolies ?

— Je le croyais encore, il y a un quart d'heure. Mais voici que les musiciens préludent : daignez-vous m'accorder ce premier quadrille ?

— Je l'avais promis à mon cousin, mais il n'arrive point et je ne suis pas d'humeur à l'attendre, ajouta-t-elle en acceptant le bras que lui offrait le capitaine.

— Cela commence assez bien, se disait tout bas mademoiselle de Saint-Cérant en se frottant les mains ; elle est vraiment gentille, cette petite ! »

Le fait est que Jenny était toute charmante, ce jour-là, dans sa robe de tulle rose ; un spirituel sourire animait son visage, et ses yeux, veloutés

comme les fleurs de la scabieuse, étincelaient de plaisir. La conversation ne tarissait point entre elle et l'officier, qui lui donnait la réplique, et paraissait s'amuser beaucoup de ce babil.

Cependant, à mesure que l'heure s'écoulait, le capitaine devenait distrait, soucieux même; il écoutait à peine, et ses yeux semblaient fixés vers la porte.

Jenny ne s'en aperçut point d'abord, elle était comme grisée par ses propres paroles; les conseils de sa grand-mère étaient déjà bien effacés de son esprit; les bons mots, les saillies spirituelles, mais, il faut bien l'avouer aussi, les médisances, les jugements téméraires, s'échappaient de ces lèvres vermeilles avec l'éclat d'un feu d'artifice; lorsque, tout à coup, il se fit comme un mouvement marqué dans la salle de bal, et les jeunes hommes, abandonnant le haut de la salle, reflurent vers la porte.

« C'est elle! mademoiselle de Fournel, la recluse des Roches-Noires, dit un jeune avocat qui figurait vis-à-vis de mademoiselle de Boissac, et qui manqua son avant-deux pour mieux examiner la nouvelle venue.

— Qu'elle est belle et charmante! » lui dit sa danseuse, petite blonde à l'air modeste, qui regardait comme lui.

Valentine était charmante en effet dans le nuage diaphane de légère mousseline dont elle était enveloppée. Quelle simplicité cependant dans sa toilette improvisée! pas une garniture à sa robe flottante, pas un bijou à ses oreilles ni sur sa poitrine; une seule rose dans sa ceinture d'or, qui formait comme une auréole sur son front blanc et pur, et retombait en grosses boucles sur son cou et sur ses épaules.

« Ophélie ressuscitée, si ce n'est son fantôme! » dit en riant mademoiselle de Boissac.

Mais son rire n'eut point d'écho, et le quadrille étant fini, le capitaine se hâta de remercier sa danseuse et de la reconduire à sa place; puis, s'esquivant aussitôt, il se mit à manœuvrer pour percer la foule et arriver jusqu'à mademoiselle de Fournel.

« Monsieur votre neveu connaît donc la recluse des Roches-Noires? Je ne lui en ferai pas mon compliment, dit à mademoiselle de Saint-Gérant la vaniteuse Jenny, qui n'avait pas vu, sans un dépit extrême, l'empressement de l'officier à se rendre près de Valentine.

— Pas que je sache, ma chère enfant. N'est-ce point mademoiselle de Fournel que l'on appelle de ce nom ridicule? Ils sont cependant de bonne lignée ces Fournel, leur noblesse remonte au treizième siècle; j'ai connu jadis le baron actuel, et j'ai été surprise qu'il ne m'eût pas fait visite; mais on dit qu'il ne voit personne. Où est donc cette jeune fille, dont on fait tant de bruit? ajouta mademoiselle de Saint-Gérant en se levant sur la pointe des pieds pour dominer la foule; et ce

cette grande personne tout habillée de blanc, avec laquelle cause mon neveu?

— Précisément, répondit mademoiselle de Boissac.

— Mais elle est fort bien, ce me semble, continua la vieille demoiselle, ajustant son lorgnon pour mieux voir, on dirait une sainte Vierge.

— Fameuse sainte, murmura Jenny, que sa vanité blessée suffoquait de plus en plus; vous ne savez donc point tout ce qu'on raconte de ses excentricités, ses courses à pied et à cheval, ses promenades au clair de lune en compagnie d'un galant chevalier; quelque prince déguisé ou quelque poète Byronien; il faut entendre à ce sujet mademoiselle Verdier et mon cousin de Boissac, l'un de ses anciens adorateurs cependant; il en sait long sur le compte de cette singulière personne.

— Que sait-il? que dit-il? » s'écrièrent en même temps des voix plus ou moins fortement accentuées.

Tandis que Jenny racontait à sa manière, avec une infinité de broderies de sa façon, tout ce qu'elle avait recueilli depuis quelques jours de suppositions malicieuses sur les faits et gestes de la recluse des Roches-Noires, le capitaine, qui était enfin parvenu à la rejoindre, avait offert son bras à Valentine, et, la contemplant d'un air ravi :

« Combien j'étais impatient de vous voir arriver! lui disait-il; j'avais une peur affreuse que vous eussiez renoncé à ce bal, et d'être ainsi privé un jour tout entier du bonheur de vous voir.

— Je vous avais promis d'y venir, et vous savez que je suis toujours fidèle à ma parole, monsieur Gaston; mais que de monde ici! l'on y étouffe! Ah! combien je préfère nos promenades sur les belles pelouses du parc. La vue des fleurs du perron ou celle des étoiles scintillant dans un ciel d'azur, ne vous charme-t-elle pas davantage que les décors de cette salle? et la voix du rossignol, qui chante si mélodieusement dans nos bosquets, ne vous paraît-elle point préférable à ce bruyant orchestre?

— L'endroit que je préfère est toujours celui où vous êtes, Valentine... mais j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, ma mère doit arriver la semaine prochaine.

— Oh! que j'en suis heureuse, il me tarde tant de la revoir! elle a été si gracieuse pour moi lorsque, tout enfant encore, je lui fus présentée au couvent! Quel bonheur de pouvoir bientôt donner le doux nom de mère à une personne si distinguée, que j'aime déjà de tout mon cœur.

— Et qui vous le rendra bien, j'en suis sûr; vous avez grandement raison, Valentine; notre mère est bonne et charmante, et bien digne à tous égards d'avoir une fille telle que vous.

Ils causèrent ainsi quelque temps encore, oubliant le bal, la musique, la foule qui se pressait autour d'eux.

« Vous ne dansez donc pas, jeunes gens, leur

dit M. de Fournel, qui venait de saluer quelques-unes de ses anciennes connaissances.

— Non, répondit la jeune fille, je me sens un peu fatiguée ce soir, et j'ai d'ailleurs refusé déjà plusieurs danseurs; mais vous-même, mon cher oncle, ne seriez-vous pas indisposé? je vous trouve plus pâle que d'habitude.

— Le fait est que je ne me sens pas très à mon aise, je pense cependant que cela ne sera rien.

— Je l'espère bien aussi; mais partons tout de suite, cela me paraît plus prudent, d'autant mieux qu'il faut au moins une heure pour retourner au château.

— Tu as peut-être raison, Valentine, Gaston aura la complaisance d'avertir le cocher.

Ils sortirent tous trois, et M. Belfort ne rentra dans la salle de bal qu'après avoir mis ses amis en voiture et leur avoir formellement promis d'aller déjeuner avec eux le lendemain.

Le quadrille était commencé. Gaston ne put donc pénétrer de suite jusqu'à mademoiselle de Saint-Gérant, ainsi qu'il en avait l'intention, et il dut de se tenir debout derrière les danseurs, dont il entendait forcément les conversations.

— Elle est donc partie sans avoir dansé une seule fois? disait un ancien beau à une vieille fille sèche et noire.

— Vous m'avouerez que c'était bien ce qu'elle avait de mieux à faire, car personne d'entre nous n'aurait voulu lui servir de vis-à-vis.

— Est-ce à ce point là, mademoiselle?

— En douteriez-vous donc encore, après tout ce que je viens de vous raconter?

— Armand de Boissac m'en avait déjà touché quelques mots; mais je ne pouvais y croire.

— Il a vu comme moi, de ses propres yeux vu!

L'orchestre donna le signal du galop, et le couple suranné se lança dans l'espace, ce qui permit au capitaine d'avancer de quelques pas, sans que les paroles qu'il venait d'entendre eussent piqué sa curiosité.

« Oh! monsieur, je ne pourrai jamais croire qu'une jeune fille à l'air si doux et si modeste ait pu se conduire de la sorte, disait une petite blonde à son danseur; et, loin d'avoir mauvaise opinion de cette charmante personne, je ne comprends pas, et je déplore vivement qu'on s'acharne ainsi à tourner en mal toutes ses actions.

— Et moi, qui pensais vous amuser en vous répétant les bavardages de mademoiselle Verdier et de Boissac, je me trompais bien il paraît!

— De qui parle-t-on donc ainsi? se demanda Gaston, mécontent sans savoir pourquoi, mais qui était enfin parvenu à rejoindre mademoiselle de Saint-Gérant.

— Vous savez que je suis à vos ordres, lui dit-il; nous nous retirerons dès que vous le jugerez à propos.

— Partons tout de suite alors, lui répondit-elle avec un gros soupir. Oh! Gaston, cela avait si bien

commencé! quel dommage que cette étrangère soit venue se jeter au travers!

— Je ne vous comprends point, chère tante; mais, n'importe, vous vous expliquerez plus tard.»

Il la reconduisit au logis, et, dès qu'ils furent arrivés :

« Comment trouvez-vous Jenny de Boissac? lui demanda-t-elle.

— Mais assez jolie et assez amusante, ce me semble.

— Fort jolie et fort amusante, Gaston, et aussi fort riche et de bonne famille. Je crois qu'au début de la soirée vous aviez réussi à lui plaire, mais vos assiduités auprès d'une autre personne, d'une réputation au moins douteuse...

— De qui voulez-vous parler, ma tante? interrompit vivement le jeune homme; je n'ai dansé qu'avec mademoiselle de Boissac, à laquelle, par parenthèse, je ne tiens nullement à plaire.

— Est-ce sérieusement que vous lui préféreriez mademoiselle de Fournel?

— Mille et mille fois, sans aucun doute.

— Ah! mon Dieu! comme vous dites cela, Gaston. Je ne voudrais pas vous fâcher, mon ami. Je la trouve moi-même fort jolie; sa fortune et sa naissance nous conviendraient aussi, mais malheureusement on jase beaucoup sur son compte.

— Et que peut-on en dire, sinon qu'elle est la plus pure, la plus modeste et la meilleure des jeunes filles, répondit-il avec feu.

— Mon Dieu! calmez-vous donc, mon ami, tout cela est très-possible, mais ce n'est point l'opinion des gens du pays, et l'opinion est chose respectable, dont il faut toujours tenir compte.

— Mais, pour l'amour du ciel, que lui reproche-t-on?

— Vous me troublez à ce point avec votre véhémence, que je ne sais vraiment que vous répondre, d'autant plus que je n'ai pas bien compris moi-même, parce qu'on ne s'exprime qu'à mots couverts; ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde en parlait dans la salle, et l'on s'étonnait, je crois, qu'un brillant officier comme vous pût occuper si longtemps d'une personne... mais il est tard, et je me sens très-fatiguée: allez vous coucher, mon ami; nous causerons de tout cela demain.

Le capitaine s'éloigna, triste et irrité. Les lambeaux de conversation qu'il avait entendus au bal lui revenaient en mémoire, et ces souvenirs le mordaient au cœur.

« Il faudra bien que tout cela s'explique, se disait-il en montant dans sa chambre, et malheur aux calomniateurs! »

Sa tête était en feu; il ne se sentait aucune envie de dormir, et, après avoir rêvé quelque temps accoudé sur sa table, il se leva tout à coup et sortit pour rafraîchir son front aux brises de la nuit.

V

Le lendemain, au point du jour, Valentine était déjà sur pied, très-préoccupée de la santé du baron; mais, lorsqu'elle eut appris par le valet de chambre qu'il avait bien dormi, elle fut rassurée sur son compte et se livra paisiblement à ses travaux de tous les jours, non sans jeter de temps à autre les yeux sur la pendule afin de voir combien d'heures, combien de minutes devaient encore s'écouler avant l'arrivée de Gaston; puis, ayant aperçu M. de Fournel sur la terrasse, elle descendit le rejoindre. Il était moins dispos qu'à l'ordinaire, mais beaucoup mieux que la veille au soir; et, tout en causant, tous deux s'acheminèrent instinctivement vers la grille du parc.

« Il ne saurait tarder beaucoup maintenant, dit le baron en tirant sa montre; il est onze heures moins dix minutes.

— Nous lui donnerons bien le quart d'heure de grâce, dit en souriant Valentine.

Le quart d'heure s'écoula; puis un autre encore, et Gaston ne parut point.

« Que lui est-il donc arrivé? pensait la jeune fille, dont l'inquiétude devenait de plus en plus vive. »

L'oncle et la nièce se mirent à table, elle triste, lui mécontent.

« Peut-être est-il malade? dit Valentine.

— Est-ce qu'un homme est malade lorsqu'il va se marier? répondit le baron en levant les épaules.

— Ah! j'y suis! s'écria mademoiselle de Fournel en frappant ses mains l'une contre l'autre; il attendait sa mère à la fin de la semaine, elle aura devancé de quelques jours et sera venue le surprendre; nous aurons leur visite cette après-midi.

— Ce n'est pas impossible, » répondit le baron.

Mais le reste de la journée s'écoula dans une vaine attente, personne ne parut au château.

Le lendemain l'anxiété fut plus grande encore; Valentine ne se plaignait point, mais il était facile de voir qu'elle avait pleuré.

« Je vous assure, mon oncle, que M. de Belfort doit être malade, lui dit-elle enfin; comment expliquer autrement son absence? »

— J'irai voir moi-même, répondit M. de Fournel, en sonnant son domestique et en lui donnant l'ordre d'atteler pour le conduire à Bellême. »

Presque au même instant, le facteur apporta une lettre dont le baron reconnut l'écriture et qu'il ouvrit aussitôt. Mais à peine en eut-il parcouru les premières lignes, qu'une affreuse colère empourpra son visage, un tremblement nerveux agita tous ses membres; il ouvrit la bouche, pour maudire peut-être, et ne put proférer aucune parole; il chancela comme un homme ivre, et tomba lourdement sur le parquet.

Aux cris d'épouvante de la jeune fille, les domestiques accoururent.

Au bout de cinq à six minutes, qui parurent comme un siècle, M. de Fournel donna quelques signes de vie, on parvint à le relever et à l'asseoir dans un fauteuil : il reconnut Valentine, et la regardant avec une tendresse presque paternelle :

« Mon enfant, ma pauvre chère fille! dit-il, lis cette lettre, et ne t'en chagrines pas outre mesure. Tout s'expliquera, j'espère. »

Il n'y avait plus de colère dans ses yeux, mais une indicible expression de tristesse.

« Je lirai plus tard, répondit Valentine; ce qu'il faut maintenant, c'est vous mettre au lit en attendant le docteur. »

Et, avec le secours d'un domestique, elle aida le vieillard à regagner sa chambre.

Lorsqu'il fut couché, son agitation nerveuse parut se calmer peu à peu, et une espèce de somnolence s'empara de ses sens. Valentine alors prit la lettre, elle était ainsi conçue :

« Monsieur le baron,

« C'est la mort dans l'âme que je renonce à l'honneur de votre alliance. Dites, je vous prie, à mademoiselle votre nièce que je lui rends sa parole, et permettez-moi de me taire sur les raisons qui m'y obligent.

« Quand vous recevrez cette lettre, je serai bien loin des Roches Noires; mais je n'en demeurerai pas moins, monsieur le baron, votre très humble et tout dévoué serviteur,

» GASTON DE BELFORT. »

Un coup de poignard n'aurait pas fait éprouver à mademoiselle de Fournel une sensation plus douloureuse que celle que lui fit éprouver cette lettre; elle en fut atterrée, se demandant si c'était bien Gaston qui avait écrit ces phrases cruelles, et si elle n'était pas en proie à un horrible cauchemar.

Eh quoi! Gaston de Belfort, cet ami si loyal, ce fiancé de son choix qui, l'avant-veille encore, lui avait témoigné tant d'affection et de dévouement, renonçait à sa main et lui rendait sa parole, sans même se donner la peine d'expliquer les motifs de son inconstance! Oh! si madame de Belfort s'était opposée à cette union, si c'eût été pour obéir à sa mère, ou pour accomplir quelque autre devoir, que le capitaine se fût ainsi retiré, Valentine aurait souffert sans doute, mais elle aurait eu du moins la consolation de pouvoir conserver son estime à celui dont elle avait été sur le point de porter le nom; mais madame de Belfort avait donné avec joie son consentement au mariage de son fils, et d'ailleurs, si la cause de cette rupture avait un motif légitime, pourquoi ne pas l'avouer franchement?

Telles étaient les réflexions qui tourmentaient le cœur de la pauvre Valentine, et son chagrin était d'autant plus poignant, qu'elle faisait tous ses efforts pour le dissimuler aux yeux du malade, de peur d'exciter sa colère et d'aggraver son mal.

Elle souffrait donc sans se plaindre, ne voulant accuser personne, ne confiant qu'à Dieu seul l'excès de son affliction, et se résignant humblement à sa volonté.

Cette conduite chrétienne porta bientôt des fruits de grâce et de consolation; une tristesse calme et digne succéda aux premiers transports de sa douleur; et d'ailleurs les soins constants et assidus que réclamait l'état du malade, servaient aussi à suspendre l'amertume de ses réflexions.

Le docteur arriva enfin; il examina le baron avec soin, et ne se montra pas très-rassuré sur son compte.

« Son état est grave, fort grave, dit-il, et demande les plus grands ménagements; toute contrariété, toute émotion pénible doivent être écartées du malade, une crise semblable à celle qu'il a éprouvée déjà pourrait amener une mort subite.

« Docteur, lui dit Valentine, vous seriez bien bon de diner au château et de ne retourner à Bellême que le plus tard possible; j'ai si grand besoin de vos conseils, et je puise dans votre présence tant d'espérance et de courage!

— Je vous assure, mademoiselle, que je ne demanderais pas mieux que de me rendre à vos désirs, mais un devoir impérieux me rappelle à la ville. Vous avez entendu parler peut-être de ce malheureux duel entre Armand de Boissac, qui a été blessé, et un certain monsieur Bernard, au sujet d'une jeune fille indignement calomniée.

— Bernard! dites-vous! s'écria Valentine en pâlisant visiblement, quel est ce Bernard?

— Un jeune homme, un étranger, répondit le docteur, sans s'apercevoir de l'émotion de mademoiselle de Fournel, tout occupé qu'il était de tracer sur une feuille de papier la forme à donner aux sinapismes qu'il venait de prescrire; un employé des chemins de fer, je crois, qui n'habite Bellême que depuis un mois ou deux.

— Et ce monsieur Bernard a-t-il été blessé aussi? demanda Valentine d'une voix fort émue.

— Presque pas, une égratignure, dit-on; quant à ce pauvre diable de Boissac, j'aurai bien de la peine à le remettre sur pied; et, le moins qui puisse lui arriver, c'est d'être estropié pour le reste de ses jours... Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle, est-ce que vous allez vous trouver mal? ajouta le docteur en lui tâtant le pouls.

— Ce ne sera rien, répondit-elle, me voilà déjà mieux.

— Est-ce que vous connaissez M. de Boissac?

— Pas même de réputation, mais un événement pareil fait toujours de la peine; ce pauvre jeune homme a peut-être une mère, des sœurs, qui doivent beaucoup souffrir de son état.

— Armand de Boissac n'a d'autre parent que son oncle et sa cousine Jenny, à laquelle il était fiancé, dit-on, ce que j'ai beaucoup de peine à croire, car il est bien loin d'être aussi riche qu'elle, et le papa Boissac sait compter. Dans tous les cas,

il n'y a plus à y penser maintenant, dans l'état où se trouve le jeune homme.

« J'ai bien l'honneur de vous saluer, mademoiselle; je reviendrai de bonne heure demain matin. »

A peine le docteur fut-il parti, que Valentine appela sa vieille bonne, et, se jetant à son cou :

« Notre pauvre Bernard s'est battu hier en duel, lui dit-elle en pleurant.

— Oh! Seigneur Jésus! s'écria Catherine, il ne nous manquait que cela, grand Dieu!

— Heureusement qu'il n'est que très-légèrement blessé, reprit la jeune fille; mais je voudrais bien cependant avoir de ses nouvelles et savoir quelle est la cause de ce malheur. Va toi-même chercher à Bellême les médicaments ordonnés par le docteur, et, pendant que le pharmacien les préparera, tu iras voir Bernard dans sa chambre, rue Traverse, n° 2, tu sais bien?

— Ce garçon-là nous fera mourir de chagrin! murmura Catherine pendant que mademoiselle de Fournel allait reprendre sa place auprès du malade.

Deux heures s'écoulèrent avant le retour de la vieille bonne, deux heures d'angoisse. Enfin, le bruit de la voiture se fit entendre dans l'avenue; Valentine alla attendre Catherine dans l'antichambre.

« Eh bien! lui demanda-t-elle précipitamment, comment va-t-il? que t'a-t-il dit? m'a-t-il écrit? Parle; mais parle donc!

— Laissez-moi le temps de respirer, répondit la vieille femme. Sa blessure n'est pas dangereuse, car il est parti, deux heures après l'avoir reçue, par le train express; c'est tout ce que j'ai pu apprendre sur son compte.

VI

Cependant le capitaine de Belfort avait rejoint sa mère à Paris; et, arrivant chez elle un soir à l'improviste :

« Tout est fini, dit-il en la pressant sur son cœur; mon mariage est rompu, je n'ai plus que vous à aimer, ma bonne mère!

— Que dis-tu là, Gaston? qu'est-il donc arrivé? s'écria madame de Belfort en embrassant son fils; un malentendu sans doute. Peut-être ce diable d'homme aura manqué d'égards envers toi, et tu auras pris la mouche aussitôt; peut-être encore aura-t-il émis quelque prétention exorbitante, comme de conserver sa nièce aux Roches-Noires, je connais mon Fournel par cœur.

— Rien de tout cela; il m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié, au contraire; et il désirait sincèrement me voir entrer dans sa famille; c'est moi qui me suis trouvé dans l'obligation de renoncer à sa nièce. Ne m'en demandez pas davantage à présent, je suis trop malheureux.

— C'est donc bien sérieux? reprit madame de

Belfort en regardant son fils d'un air de tendre compassion. »

Et, se penchant vers lui, elle prit sa tête contre ses mains et la baisa au front.

« Quelles nouvelles m'apportes-tu de ta tante, mon ami ? reprit-elle aussitôt pour donner un autre cours à ses pensées. Est-elle toujours alerte ? a-t-elle fait à son hôtel les réparations projetées ? »

Et comme il ne lui répondait que par monosyllabes :

« Tu es fatigué et tu as besoin de repos ; ta chambre est prête, on va te servir à souper, tu te coucheras ensuite.

— Je n'ai ni faim ni sommeil.

— Essaie toujours. »

Et, le prenant par le bras, elle l'entraîna à table, où, malgré le proverbe, l'appétit ne lui vint pas en mangeant.

« Pauvre Gaston ! il est vraiment malheureux ! si au moins j'en connaissais la cause ! »

Le capitaine ne dormit guère, cette nuit-là, et madame de Belfort ne reposa pas beaucoup plus ; non-seulement elle souffrait des peines de son fils, mais son imagination battait la campagne à la recherche de la vérité.

« Il faut cependant bien qu'il ait eu de graves motifs pour rompre un mariage qu'il désirait depuis si longtemps, et qui nous convenait sous tant de rapports ! qu'est-ce que cela peut être, et que puis-je faire pour lui ? »

« Là où les hommes ne peuvent rien, Dieu n'est pas moins le maître, se dit-elle ; allons le prier de nous venir en aide. »

Il était à peine jour qu'elle se rendait à l'église, où elle demeura longtemps prosternée au pied de l'autel.

Comme elle rentrait au logis, un jeune homme pâle et défat, et dans une tenue qui n'était point irréprochable, sortit de chez le concierge, monta l'escalier et sonna précisément à sa porte.

« Que demandez-vous, monsieur ? lui dit-elle au moment où le domestique venait ouvrir.

— Le capitaine de Belfort.

— Il doit être encore couché à cette heure.

— Je l'attendrai, madame, car il faut absolument que je lui parle ce matin même ; je viens de Bellême tout exprès, et je dois y retourner dès demain.

— On va l'avertir, veuillez entrer au salon. »

Gaston arriva un instant après. Il eut comme un mouvement de répugnance en apercevant cet homme, qu'il croyait reconnaître ; et, d'un air de hauteur et presque de défi :

« Que me voulez-vous ? lui dit-il. N'êtes-vous point M. Bernard ?

— Comme vous le dites, interrompit le jeune

homme, Bernard de Fournel, le frère aîné de Valentine.

— Vous mentez, monsieur, Valentine n'a point de frère, on m'en aurait parlé ! »

De pâle qu'il était, l'étranger devint pourpre, tandis que madame de Belfort, très-péniblement surprise, et redoutant les résultats de l'inconvenante réponse de Gaston, murmurait quelques paroles d'excuse.

Mais sans doute l'étranger n'était venu chez elle qu'avec des intentions très-pacifiques ; car, se faisant violence et reprenant son sang-froid :

« Regardez-moi bien, monsieur, dit-il au capitaine, et voyez si je ne ressemble point à mademoiselle de Fournel ?

— Très en laid, en tout cas, répondit Gaston qui ne pouvait dominer sa mauvaise humeur, mais cette ressemblance même n'est point une preuve suffisante.

— En voilà d'autres qui vous convaincront peut-être davantage, reprit le jeune homme en ouvrant son portefeuille, dont il tira plusieurs papiers : voici d'abord mon extrait de naissance ; puis mon diplôme de bachelier, puis mon acte d'émancipation...

— Alors c'est la vérité, vous êtes le frère de mademoiselle de Fournel... et moi je ne suis qu'un fou, qu'un misérable, puisque j'ai pu croire à tous ces affreux commérages de petite ville... Mais cependant, monsieur, comment se fait-il que ni le baron ni sa nièce ne m'aient jamais parlé de vous ? »

Le jeune homme passa la main sur son front, comme pour en chasser une pensée pénible :

« Je voudrais me taire à ce sujet, répondit-il, car c'est ma confession que vous me demandez là, et elle n'est guère à mon avantage ; mais je sens que, dans les circonstances où nous nous trouvons, je vous dois la vérité tout entière.

— Soyez persuadé que, quelle qu'elle soit, dit madame de Belfort, je vous serai toujours pour mon compte extrêmement reconnaissante de la démarche que vous faites aujourd'hui ; car, quoi que je ne sache pas encore bien au juste ce dont il s'agit, j'entrevois cependant que le mariage de mon fils peut être renoué par suite de vos explications. Veuillez lui pardonner, monsieur, sa méchante humeur de tout à l'heure, il est si malheureux !

— Et moi, je suis si confus de ce que j'ai à vous dire, que vous m'en voyez tout interdit.

— Parlez, monsieur, nous vous écoutons avec tout l'intérêt possible.

Comtesse DE LA ROCHE.

(La fin au prochain Numéro.)

LE VIEIL ARBRE



Il s'élève sur la colline
Comme un immense parasol;
Pour désaltérer sa racine
Les eaux se croisent sous le sol;
Pour lustrer sa feuille ternie,
Le nuage qui tombe en pluie
Met en fuite les vents poudreux,
Eaux du ciel et sources cachées
Par le divin Maître épanchées,
Enflent, comme un sang généreux,
Les artères de sa ramure,
Et comme un cœur bat sous l'armure,
Font bouillonner la vie avec un sourd murmure
Aux canaux agrandis de son tronc vigoureux.

Des tribus, des peuples sans nombre,
Tour à tour guerriers ou pasteurs,
Pour camper un jour à son ombre
Ont escaladé ces hauteurs.
Leurs vierges aux tresses flottantes,
Ici, déplièrent les tentes,
Ici lièrent les chevaux;
Les bardes qui réglaient leurs danses,
Y modulèrent des cadences
A faire oublier tous les maux,
Et l'arbre qu'un vieux culte honore,
Bien qu'ils aient passé, dure encore;
Un vent frais le caresse au retour de l'aurore,
Et tous les feux du soir empourprent ses rameaux!

Il brave l'orage et ses trombes;
L'éclair en vain l'a sillonné,
D'un diadème de colombes
Son front sévère est couronné.
C'est un pilier de notre histoire;
Une province s'en fait gloire,
Une bourgade a pris son nom :
Le prince en veut faire un navire,
Plus d'un Phidias qui l'admire,
La membrure d'un Parthénon.
— Ah ! puisque son tronc séculaire
Doit enfin mesurer la terre,
O toi qui l'a créé, frappe-le du tonnerre!
Ne l'abandonne pas aux coups du bûcheron!

LUDOVIC DE VAUZELLES.

REVUE MUSICALE

LA MUSIQUE SUR L'EAU; RECIT D'UN RÊVEUR.

UN des poètes les plus distingués de notre époque, qui pourtant n'a de sa vie composé un vers, nous faisait, un soir, le récit que nous reproduisons ici. Les formules nous échappent, mais le sens en est resté très-vivant dans nos souvenirs :

« On était au 15 septembre, triste et délicieuse saison qui dispose l'âme à d'ineffables mélancolies. Je fuyais Paris, ses clameurs, ses orages et ses fabriques fumeuses. J'allais à Seine-Port, charmant village situé au bord de la Seine, et enveloppé de l'agreste et ombrageuse forêt de Rougeau. Il y a dans ce site d'étroits vallons qui ressemblent à des nids de mousse, un sol tourmenté tout plein de roches et de grands bouleaux disséminés, qui semblent placés là pour veiller sur les bruyères en fleurs. Un peu plus loin, sur la gauche, se trouvent quelques pauvres vieilles maisons de paysans qui se mirent dans la Seine, avec leurs bataillons d'enfants, de chiens et de poules; et derrière, au second plan, un élégant village dont je ne parlerai pas, parce que je préfère la grâce rustique de la campagne à la coquette symétrie des habitations de luxe.

« J'allai m'asseoir sur un tertre moelleux, où je déposai mon petit bagage de voyageur, c'est-à-dire les premières *Méditations* de Lamartine, les *Pensées* de Pascal, et le plus frugal des déjeuners.

La végétation revêtait des nuances d'ambre et de pourpre qui tranchaient vivement sur les gazons encore verts. Quelques feuilles tombant des arbres s'envolaient poussées par une brise tiède. Le soleil brillait au ciel, la fauvette secouait ses ailes, en poussant de petits cris chagrins : adieu, frais buisson qui abritas ma couvée, disait-elle; adieu, rossignols aimés, compagnons de ma solitude; adieu, douces hirondelles qui fuyez vers d'autres climats; adieu mes amis, mes belles nuits et mes chansons ! Et la pauvre abandonnée épanchait sa douleur en une note plaintive dont je me sentais très-ému.

« La forêt ne laissait entre elle et la Seine qu'un étroit chemin de hallage. De l'autre côté de la rivière, il y avait des prés de trèfles qui se verdissaient

pour la troisième fois, et des terres inclinées en pente douce, parsemées d'arbres fruitiers. Le chant de l'alouette dans les sillons et la cantilène monotone du laboureur parvenaient distinctement jusqu'à moi. Tout, dans cette nature qui m'entourait, me plongeait dans un ravissement indicible.

« Je relisais pour la centième fois peut-être les stances de Lamartine sur l'automne :

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure,
Feuillage jaunissant sur les gazons épars,
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis, d'un pas rêveur, le sentier solitaire;
J'aime à revoir encor pour la dernière fois
Ce soleil pâlisant dont la faible lumière,
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

« Et pendant que je feuilletais ce livre, le soleil s'abaissait derrière les grands arbres. Un singulier mélange d'ombre et de lumière répandait autour de moi des effets bizarres de mouvement et d'inattendu. Tantôt c'était un rayon qui, glissant sur l'eau endormie, y projetait un miroitement d'or; tantôt c'était un voile sombre qui tout à coup s'entr'ouvrait en formant comme un treillage mobile, à travers lequel passaient de folles étincelles. Quelques nuages flottaient dans l'éther, parfois en fumée rose, parfois en flocons d'écume. Tout cela était enveloppé et comme pénétré d'air, de parfums et de lumière ardente.

« C'est le propre d'une extrême puissance de sentiment de recevoir une volupté plus grande de son émotion que de ses jouissances positives. Celles-ci laissent apercevoir leurs bornes, tandis que la première nous ouvre les sphères inconnues que nous rêvons toujours.

» Je fus soudainement arraché à ma béatitude silencieuse par un bruit de rames qui, peu à peu, se rapprocha.

» Bientôt je distinguai deux barques, et j'entendis, mais faiblement, un murmure de voix. L'une des barques s'avança à quelques mètres de la berge, lança une ancre et s'arrêta. L'autre continua de voguer, passa devant moi et stoppa à son tour. Les deux bateaux étaient à environ cinquante mètres de distance. Je me trouvais placé entre eux. Je vis s'agiter des ombres noires ; je cherchai à saisir le bruit des conversations ; on parlait bas. Il semblait que ce fut une consigne. Seulement je distinguai une femme étendue sur la poupe et revêtue d'un long burnous blanc. Elle leva les bras, et aussitôt le son d'un haut-bois d'une pureté inimitable, retentit dans le silence de la nuit. Le musicien jouait le *Ranz des Vaches* d'Appenzel, composition charmante de Meyerbeer. Une flûte, d'une adorable douceur, répétait l'air, en écho, dans l'autre barque. Je ne saurais dire ce que j'éprouvai alors. Les fictions célestes que se crée l'imagination, en écoutant, dans certaines situations poétiques, les mélodies alternées de la nature et de l'art, ne seraient-elles pas le pressentiment d'un monde mystérieux promis à nos aspirations ?

» Le morceau terminé, il se fit un instant de calme, puis une voix de ténor, plus pénétrante qu'étendue, plus sympathique que puissante, chanta la sérénade de *Don Pasquale*. Tout en écoutant ce thème si tendre et si onctueux, je pensais au pauvre Donizetti ; je songeais à l'Italie, cette patrie de tous les arts. On dirait que la nature a fait naître la mélodie dans les zones du soleil et de la mer. A ce point, l'Italie est la presque favorite de Dieu, elle écoute les bruits lointains des forêts alpestres, elle se baigne dans les flots bleus de l'Adriatique ; elle chante sur le Lido et le golfe de Tarente, elle soupire et rêve partout. Les enfants sont bercés par les créations des grands maîtres ; aussi chantent-ils, comme les amandiers en fleurs, comme les vagues, comme les jardins de leur patrie, car la mélodie leur arrive de tous les horizons italiens. Méry appelait ce pays, où l'air lui-même est une musique : le Conservatoire de Dieu.

» Les musiciens réunis exécutèrent ensuite le seizième Psaume de Marcello. Il fut inspiré au compositeur par l'*Hymne au Soleil* de Dionysius. Les récitatifs, les trios et les chœurs qui traduisent les élans lyriques du roi-prophète, dans l'œuvre si originale du maître vénitien, ne pouvaient être conçus que par un maître absolument dégagé de tout préjugé scolastique. Les instruments devaient être tenus par des artistes choisis, car ils s'accordaient avec une justesse, un goût et un ensemble merveilleux. La seconde barque répondait par des anti-strophes qui complétaient la pensée de l'auteur. Les deux chœurs dialoguaient ainsi, puis confondaient leurs accords pour se séparer

encore, et s'unir de nouveau dans un concert ineffable et divin.

» L'orchestre exécuta, après une légère pause, un des préludes de Chopin, composé dans un moment où le musicien s'abandonnait à toutes les émotions tristes qu'inspire une nature sauvage et désolée. G. Sand parle ainsi de cette page admirable :

« Il se fâcha de ce que je lui disais que sa musique était pleine d'harmonie imitative. Il protestait de toutes ses forces contre la puérilité de ces imitations pour l'oreille. Son génie était plein des mystérieuses grandeurs de la création, traduites par des équivalents sublimes, dans sa pensée musicale, et non par une répétition servile des sons extérieurs. Sa composition de ce soir-là était bien pleine des gouttes de pluie qui résonnaient lugubrement sur les murs noircis de la Chartreuse ; mais elles s'étaient épanchées dans son imagination par des larmes tombant des nuages sur son cœur. »

» Chopin, dans quelques-uns de ses ouvrages, peut être assimilé aux plus grands maîtres de l'art musical. Mais il ne se tient pas assez longtemps sur les hauteurs. D'ailleurs, il était fort malade, et c'est précisément à ces heures lamentables qu'il composait avec une fiévreuse énergie. Il sentait sa puissance et sa faiblesse, et sa faiblesse était dans l'excès même de cette puissance malade qu'il ne pouvait régler. Sa musique était pleine de caprice et d'imprévu, tantôt romantique et mystérieuse, tantôt bizarre et tourmentée.

» Quoiqu'il eut l'horreur de ce qu'on ne comprend pas, ses émotions excessives l'emportaient à son insu dans des régions connues de lui seul. Il avait parfois des sourires, des grâces rustiques, des rayons de soleil ; mais ces tranquilles extases de sa contemplation musicale étaient d'une extrême rareté. Il y avait des choses qui le mettaient en poésie ; certains cris d'insectes dans l'herbe, le bruissement d'un ruisseau, un nuage, une fleur, avaient pour lui des lueurs dont il savait saisir les reflets. Il écrivait alors des notes d'une beauté tendre et sereine. Mais cette disposition passait comme l'éclair. Le cri de l'aigle blessé, le sifflement de la bise et les mornes désolations de la nature hivernale convenaient beaucoup plus à son génie inquiet.

» Je ne sais si vous avez compris et étudié l'effet extraordinaire de la musique sur l'eau, non lorsqu'on est très-près de l'orchestre ou des chanteurs, mais quand on se place à certaine distance, du côté où descend le courant. C'est tout un ordre nouveau dans le monde des sons. De même que l'air se charge de nous transmettre, par l'écho, le bruit d'une musique lointaine, de même l'eau nous apporte, par le courant, les sons affaiblis et comme trempés de pleurs des mélodies chantées à distance.

» Il n'y a dans cette harmonie rien d'irritant,

rien de très-énergique. L'eau semble calmer les agitations et endormir les ardeurs du musicien. Elle produit un apaisement des bruits et une sérénité dans les émotions. Elle ne détermine ni accès, ni secousses, elle ne cause aucune souffrance, elle n'éveille pas de poignants souvenirs; elle nous émeut sans nous troubler. En un mot,

elle amène jusqu'à nous non les fleurs, non les lauriers, mais les parfums de la musique.

Je ne suis pas la rose,
Mais j'ai vécu près d'elle.

Ici s'arrête le récit du rêveur.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique.

ŒUFS AU CARAMEL

Un litre de lait bouilli avec de la vanille; on laisse refroidir, on casse ses œufs & on les mêle, bien battus, dans le lait bien sucré. On fait un caramel épais dans la casserole qui doit servir de moule; quand le caramel est bien jaune, on penche la casserole de tous côtés pour l'enduire également, & on laisse refroidir. (Pas de casserole de cuivre par conséquent.) On verse le lait avec les œufs; on fait cuire au bain-marie avec du feu dessus. Vingt minutes suffisent. On laisse un peu refroidir; on retourne le moule sur un plat & le gâteau se détache; on verse le caramel, en le détachant avec une cuillerée d'eau, sur le gâteau.

FILET DE BŒUF A LA RUSSE.

Faites cuire le filet à la broche ou au four, dégraissez très-exactement le jus et servez le filet sur ce jus, mais servez en même temps dans une saucière une sauce mayonnaise très-assaisonnée, et à laquelle on aura mêlé estragon, persil, ciboule, pimprenelle, très-finement hachés. Ce plat est surtout agréable en été.

SIROP DE MURES

Livre de sucre râpé par livre de mûres. Vingt minutes d'ébullition.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

AVEZ-VOUS entendu parler, mesdemoiselles, nous demanda Lucie, à notre dernière réunion d'ouvrage, de l'exposition alimentaire qui a eu lieu cet été en Angleterre? mon père qui se trouvait justement à Londres en ce moment-là, nous en a raconté des choses réellement curieuses.

— Pas le moins du monde! Mais dites-nous ce que vous en savez, chère amie, voulez-vous?

— Bien volontiers, ma bonne Jeanne.

— C'était probablement une exposition dans le genre de l'exposition gastronomique qui eut lieu aux Champs-Élysées l'année dernière, et dont on nous donna le compte rendu dans le *Journal des Demoiselles*?

— Oh! elle était beaucoup plus importante que cela; car on y trouvait des spécimens de tout ce qui se mange ou se boit d'un bout du globe à

l'autre, depuis les nids d'hirondelles et les chiens de lait chinois jusqu'aux poissons comestibles des colonies australiennes; depuis le covias et les choux marinés russes jusqu'au bœuf fumé d'Amérique et aux jambons d'ours de Norwège; depuis les pâtés de foie gras et les truffes de France jusqu'au café d'Arabie, aux conserves du Brésil, aux confitures de roses de Turquie, aux délicates gaufrettes vanillées anglaises! — Tous les vins, toutes les liqueurs, tous les ratafias, toutes les boissons en honneur chez les divers peuples; tous les chocolats connus depuis le chocolat primitif envoyé par le conquérant du Mexique, Fernand Cortez, à son souverain Charles-Quint, jusqu'aux chocolats raffinés des Marquis, des Ménier et autres grands chocolatiers modernes.

— Bien mieux, interrompit Marie, fatiguée de n'avoir pu placer encore un pauvre petit mot dans la longue nomenclature de sa sœur, bien mieux, il a vu du chocolat où il n'entrait pas un atome de cacao; du café qui n'était que de la fève et du thé composé de feuilles de mauve et de verveine!... Admirez, mesdemoiselles, jusqu'où va le progrès!

— Ou la supercherie! acheva sa sœur, — car Marie ne vous dit pas que plusieurs chimistes anglais ayant fait des recherches sérieuses sur la qualité de certains ingrédients exposés, il s'est trouvé, à la grande confusion des industriels à qui appartenaient ces produits falsifiés, que de nombreux secrets de ce genre ont été dévoilés aux ménagères anglaises. Une partie spéciale du local affecté à South Kensington, à l'exposition alimentaire, avait même été consacrée à l'étalage des denrées dont la consommation offrait quelque danger pour la santé publique; et les visiteurs pouvaient voir, au-dessus de ces produits falsifiés, de grandes pancartes reproduisant tous les détails fournis par l'analyse chimique de chacun d'entre eux.

— Voilà, mesdemoiselles, ce que j'appelle une exposition pratique, dit Adrienne.

— Oh! reprit Lucie, les anglais le sont éminemment, pratiques!... Une autre preuve en est dans le cours de cuisine qu'ils ont fondé récemment, et que suivent, avec beaucoup de succès et de zèle, affirme-t-on, nombre d'anglaises de tout âge et de tout rang.

— Comment-cela?... Qu'est-ce que ce cours de cuisine, Louise?

— Voici, chère amie, ce que notre bon père nous a encore raconté à ce sujet: Il y a, à Londres, une école où moyennant un droit de deux guinées, données en entrant, pour couvrir le prix d'achat des matériaux nécessaires aux essais des futurs cordons-bleus, toutes les dames et toutes les jeunes filles d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande peuvent suivre un cours théorique et pratique d'art culinaire. — Dans ces classes — très-suivies! — il n'est pas rare de rencontrer, se coudoyant au fourneau et faisant de compagnie rôtir volailles et gigots, de nouvelles mariées, qui, à peine en ménage, se sont

aperçues que leur ignorance en pareille matière éloigne trop souvent leurs époux de la salle à manger (*dining-room*) conjugale; de bonnes grosses paysannes joufflues, à la veille d'entrer dans leur première place; des jeunes filles de famille, assez sages pour comprendre que l'on n'est une bonne maîtresse de maison, que l'on ne commande bien aux autres que lorsqu'on est capable de faire, au besoin soi-même, ce que l'on exige d'eux; des cuisinières ambitieuses essayant de perfectionner ce qu'elles savent pour arriver plus vite au haut emploi qu'elles rêvent; de petites bourgeoises enfin qui prévoient le moment où les grandes fortunes pourront seules se faire servir, ou qui veulent apprendre, à se passer d'une cuisinière, trop onéreuse pour leur budget.

Et toutes ces écolières, d'origines et d'habitudes si diverses, travaillent avec une même ardeur, une même bonne volonté, un même désir courageux, pour obtenir le brevet constatant la science domestique qu'elles ont acquise au prix de ces laborieux efforts.

« Gageons, interrompit de nouveau l'incorrigible Marie, que les jeunes filles pourvues de ce diplôme-là se marieront plus facilement que d'autres?

— Ce serait supposer les épouseurs anglais un peu portés à la gourmandise, Marie!

— Pas du tout; c'est, au contraire, les supposer assez sages pour désirer une femme vraiment femme, c'est-à-dire apte aux occupations domestiques et capable de diriger intelligemment et économiquement son ménage, ce qui, somme toute, est chose assez appréciable.

— Je crois bien!... Mais continue ton récit, chère Lucie, il nous intéresse fort.

— Mon père nous disait encore que le nombre d'écolières se succédant à ce cours est incroyable. Toutes sont soumises à un même règlement, et avant de les admettre à suivre la classe de cuisine proprement dite, on commence par les initier, sans distinction de position sociale, à l'A B C des plus humbles ménages; c'est-à-dire qu'on leur apprend à allumer un fourneau avec promptitude, à essuyer un chaudron, à nettoyer une casserole, etc.

Puis, quand elles sont suffisamment ferrées sur ces matières, on les remet aux mains de professeurs et de maîtresses d'un ordre plus élevé, qui leur apprennent à préparer les entrées, hors-d'œuvre, etc. Vient ensuite la classe des rôtis, des entremets sucrés ou autres, des...

— Oh! moi, s'écria en ce moment avec une conviction qui nous fit éclater de rire, la petite sœur de Thérèse, occupée à découper dans un coin les mignons animaux de l'arche de Noé de la *Poupée-Modèle*, moi, quand je serai mariée, on ne servira jamais que des plats sucrés sur ma table; c'est bien meilleur que tout le reste!

— Pas pour l'estomac, toujours! riposta gaiement Marie.

— Et puis ce serait un peu fade, à la longue,

continua Thérèse. D'ailleurs Paulinette, il ne faut jamais abuser des choses, même les meilleures, car cela amène inévitablement la satiété et le dégoût... Ne se fatigue-t-on pas des bonbons du jour de l'an et même des vacances?... »

Tandis que Pauline protestait énergiquement, nous avions repris notre conversation sur le cours de cuisine anglais.

« Savez-vous, mesdemoiselles, que l'école culinaire en question non contente de rendre d'éménents services aux femmes et jeunes filles de la bourgeoisie d'outre-Manche, tend encore à devenir une véritable institution philanthropique, en formant des professeurs féminins destinés à apprendre gratuitement, à domicile, la science du ménage, aux pauvres femmes d'ouvriers et d'artisans, qui n'ont ni le moyen ni le loisir de suivre ces cours ?

— C'est une bonne idée, dit Thérèse, et qui transformera peut-être bien des intérieurs misérables, où l'alimentation était insuffisante autant par incurie et ignorance que par manque de ressources réelles. De combien de manières différentes, excellentes et peu coûteuses, par exemple, ne peut-on accommoder les pommes de terre, le riz, le moindre débris de viande, lorsque l'on connaît un peu son métier de cuisinière?... oh ! de cuisinière plus que modeste, cela va sans dire !

— *L'Art, le grand art d'utiliser les restes*, s'écria avec emphase Marie.

— Ne ris pas, répliqua sa sœur. Thérèse a raison et elle prouve chaque jour, elle qui sait si bien tirer parti de toutes choses, et qui est une si bonne petite ménagère, que ce n'est pas beaucoup d'argent qu'il faut pour alimenter confortablement une maison, mais beaucoup de discernement, de soins, d'intelligence et d'ordre.

— Bravo, Lucie, bravo ! Et pour te prouver que nous t'avons comprise, nous votons aussi une école de cuisine à Paris !

— C'est cela !... En attendant qu'elle soit fondée, nous allons toutes nous exercer, chez nos parents, à devenir de petits cordons-bleus émérites car, il en faut bien convenir, une éducation féminine est tout à fait incomplète si cette branche prosaïque, mais pratique, y a été négligée.

— Pas si prosaïque qu'elle en a l'air, mesdemoiselles, puisqu'un écrivain célèbre, M. Legouvé, en a dit :

« *Ces occupations domestiques, subalternes en apparence, sont sublimes en réalité, car elles se résument en ces mots : Penser aux autres !* »

Et là-dessus, au revoir, Florence.

Ta dévouée

JEANNE.

MODES

Les jeunes enfants continuent, malgré l'approche du froid, à être habillés de blanc ; mais sous leurs guimpes de jaconas, on leur en met une en flanelle fine, à manches longues, et sur leurs robes blanches ils portent des paletots. Les uns sont petits, forme sac, et d'autres très-longues, un peu cintrés. J'en ai vu en drap, en velours, en peluche et en cachemire. Ces derniers sont ouatés, tandis que les précédents ne sont généralement que doublés de flanelle. Ils ne sont pas garnis, pour la plupart, sauf ceux de cachemire qui sont quelquefois brodés, soutachés ou bordés. Les autres sont simplement piqués, une ou plusieurs fois.

Il y a un grand luxe dans les pelisses et les petites douillettes à pèlerines. On voit de fort beaux dessins brodés au passé, soutachés ou exécutés à la broderie russe, avec de la soie floche. Un bel effilé de soie ou un petit bord de fourrure terminent le vêtement, qui est ordinairement ouaté et doublé de soie. Ceux en drap ne sont souvent que doublés. En fait de garniture plus simple, il y a les petits rouleaux de satin ou de soie, avec deux ou trois rangs d'effilé Tom-Pouce et un petit plissé ou une ruche en ruban.

Le drap velouté blanc est un tissu très-moelleux et très-épais, qui habille parfaitement les enfants. Le ton du blanc est très-réussi, et fait bon effet sur les robes de lingerie. Les vêtements en drap velouté ne sont pas doublés ni garnis.

Pour les petites filles, jusqu'à l'âge de dix ans, les costumes les plus plats sont ceux qui vont le mieux ; on peut cependant mettre une tunique ou polonaise sur un jupon non garni.

Les tailles sont toujours très-longues, et jusqu'à sept ou huit ans les petites filles sont habillées très-court. Pas de crinolines ni de tournure. Le pantalon ne doit pas être aperçu, et le jupon ne jamais dépasser la robe. Toujours des bas de couleur, assortis aux costumes. Les unis sont les plus jolis. Les bleu de ciel vont parfaitement bien avec du noir et du marron.

La chaussure doit être très-soignée chez les enfants, où elle est fort en vue. Leurs bottes de chevreau sont très-montantes et piquées de blanc ; celles en peau mordorée, également ; celles-ci sont plus habillées mais assez fragiles. Il est du reste facile de les faire cirer, quand elles sont défraîchies.



Modas de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Nº 3969

Paris, Boulevard des Italiens.1.

Etoffes et Coiffettes des Magasins du Petit St Thomas, Rue du Bac, 27, 35.

Foulards de la Cie des Indes, Rue de Grenelle St. Germain, 42. Modes de M^e Bricard, Rue Richelieu, 33.

Corsets de M^{es} de Vertus Soeurs, Rue Aubert, 42. Rubans et Passementeries de M^l Ch. Chauffier, Rue Montmartre, 331.

IM. DUPUY, 23 R. DES PETITS HÔTELS, PARIS.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nos costumes habillés, qu'il ne faut pas s'étonner du prix excessif que coûte certains cachemires, vrai tissu de l'Inde remarquable par la souplesse. Ce cachemire, nommé *Rampour*, que la Compagnie des Indes, 42 rue de Grenelle Saint-Germain, vient de recevoir et qu'elle garantit pour cachemire de l'Inde, fera le plus élégant costume que puisse porter une jeune femme. Si le prix est élevé, son usage sera excellent et ne laissera rien à désirer; défraîchi, il se teindra très-bien et n'aura pas l'apparence d'une étoffe teinte. Les nuances du *Rampour* sont celles à la mode : *gris zinc, lave, tourterelle, etc. Vert-nil, océan, malachite, etc.*, les feutres, les bleus *paysan, marine, etc.* Les grenats. Le *Rampour* a de 125 à 130 centimètres de largeur et coûte 30 francs le mètre. Il en faut quatre mètres pour faire une belle polonaise princesse; une redingote.

Une seconde série en 120 à 125 de largeur ne coûte que 15 francs le mètre, toujours en tissu de l'Inde, mais moins épais que le *Rampour*. La Compagnie des Indes a reçu un grand nombre de pièces dans la teinte primitive, légèrement écriue, qu'elle fera teindre pour les personnes qui voudraient assortir une nuance de robe, faille ou velours; mais elle ne s'engage à cela que pour 6 mètres; elle ne pourrait le faire pour un moindre métrage.

Dans cette même maison, vous trouvez aussi la véritable vigogne tissée, cachemire de l'Inde et vrai poil de vigogne, qui n'a aucun rapport avec tous les tissus vendus sous ce nom; elle est souple, légère, chaude et moelleuse au toucher; elle coûte 27 francs le mètre dans la même largeur que le cachemire de l'Inde. Plus épais est le drap du Thibet, que l'on trouve dans les teintes grises et beiges à 12 et 15 francs le mètre, en 120 centimètres de largeur, pour costume de ville.

Une dernière série de cachemire, en 120 de largeur, ne coûte que 8 francs le mètre pour jeune fille, il conviendrait pour costume habillé.

Les écharpes pour le cou se trouvent aussi en grand nombre; celles en crêpe de Chine blanc, avec belle frange, bouquet brodé, dans les pointes, et sans envers, sont les plus jolies. La Compagnie des Indes envoie franco des échantillons aux abonnés qui en font la demande.

Si vous voulez garnir votre tunique en cachemire de belle et fine passementerie perlée ou brodée, adressez-vous à M. Chauffier 131, rue

Montmartre. Les jolies garnitures que l'on m'y a montrées font comprendre la vogue qu'aura cet hiver la passementerie. Elle se présente sous la forme d'une jolie guirlande de fleurs aux longs pistilles de perles de jais s'échappant d'un calice brodé; pétales, boutons, feuilles se détachant en relief sur l'étoffe; sous l'aspect d'un double cordon assez espacé, et coupé à intervalles égaux par des feuilles brodées de jais. Il s'en trouve ayant la forme de cônes qui font très-bon effet placé au-dessus d'une frange, d'un effilé assortis, avec pendrilles de jais.

Pour nous venir en aide dans le perlé des cuirasses que l'on portera toujours cet hiver, M. Chauffier a fait préparer, sur petites bandes de tulle, des rivières en perles de jais avec lesquelles on recouvrira une cuirasse; le travail sera très-facile, il suffira d'un point de devant fait sur chaque lisière du tulle.

Puisque j'ai commencé à parler du perlé, je vous signalerai encore les fichus en dentelle espagnole dont le dessin est recouvert de perles; puis les fichus sur tulle grenadine avec riche dessin perlé; les uns sont à pointes arrondies pour nouer devant, les autres à pans se croisant à la taille. Les tabliers en tulle perlé permettront de *rajeunir* une robe *datant* un peu, avec le fichu perlé; ils formeront un ensemble de toilette tout nouveau.

Les perlés de couleur : bleuté, acier ou autres, se trouvent aussi dans ces magasins, ainsi que le perlé de jais blanc sur blonde blanche. A côté de ces très-jolies nouveautés nous trouvons les tresses mohair de toute couleur dont on fait grand usage pour les costumes journaliers; les boutons en passementerie, ceux oxydés en nacre brune, blanche et de fantaisie; tout ce qui est nécessaire pour confectionner un chapeau : tulle, étoffe, ruban, etc., des ceintures couvertes de jais avec aumônière complètement brodée; boucle assortie; épingles et fins colliers de jais.

L'industrie parisienne, en ce qui concerne le côté fantaisiste et sérieux de nos toilettes, se trouve représentée dans les magasins de M. Chauffier, sous des formes élégantes et pratiques, et je puis ajouter séduisantes.

Des échantillons de passementeries, de rubans, etc., seront envoyés franco aux abonnés qui en feront la demande.

C. L.





Modèles de Paris

Étoffes et Costumes des Modistes de Paris et de la Rue de la Harpe, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

Journal des Demeurelles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Capucines, 1

N° 3969 bis

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Costumes du Petit-Saint-Thomas, 27, rue du Bac.
Chapeaux de M^{me} Bricard, 38, rue Richelieu.

Première toilette. — Jupe en taffetas, ornée d'un volant que surmontent deux hauts plissés arrêtés du haut et du bas. — Polonoise corsage-cuirasse avec tablier en matelassé, double tablier et manche en étoffe beige. — Col pareil doublé en matelassé; parement de la manche en matelassé. Le dernier tablier est en taffetas. Derrière, long pan en taffetas doublé avec l'étoffe beige. Ce pan est boutonné sur les côtés avec de larges boutons plats en corne brune; il est relevé ensuite, l'étoffe de laine en dessus, et froncé sous la basque, puis retenu par un nœud pour former le pouff. — Chapeau en velours épinglé avec bord en velours épinglé bleu, draperie en faille, nœud mélangé de coques en faille et en velours épinglé, touffe de plumes assorties à la nuance du bord.

Deuxième toilette. — Costume en tissu du Caucase, uni et écossais, couleur sur couleur. — Première jupe en écossais, garnie d'un haut volant plissé; seconde jupe en écossais, bordée d'un biais rabattu sur l'endroit par une piqure. — Tunique en tissu uni, relevée sur les côtés par trois rangs de froncé en capote, et derrière par un nœud à trois coques et à pans, avec éfilés. — Corsage à double basque bordée d'un biais piqué. — Corsage demi-ouvert avec col et revers. — Manche avec parement en écossais, froncé en capote. — Chapeau en faille à fond mou, orné de nœuds en faille et d'une guirlande de roses.

Toilette de petite fille. — Robe en sergé anglais. Sur le côté, un large biais doublé, en popeline de teinte plus claire; forme quille; sur ce biais est posé un plissé arrêté au milieu par une piqure; derrière, le pouff est relevé par un nœud en ruban de la nuance claire. — Corsage à basque carrée et bordée du même plissé arrêté au milieu; parement de la manche rappelant la disposition des quilles. — Gilet de la nuance claire. — Chapeau en feutre orné de velours et de primèvères de Chine en velours.

GRAVURE D'ENFANTS.

Costumes des magasins du Petit-Saint-Thomas,
27, rue du Bac.

Toilette de petite fille de six à huit ans. — Jupe en popeline d'Irlande; volant taillé en biais surmonté d'un ruché foncé. — Tunique en velveteen bordée d'un volant liseré relevé par un nœud de la nuance de la jupe. — Jaquette avec ceinture liserée, parement en popeline comme la jupe. — Chapeau, bord plissé en velours, liseré de faille assortie à la nuance de la jupe, petite touffe de plumes.

Toilette de petite fille de dix à douze ans. — Robe en drap Montpensier; volants liserés en pareil. — Cor-

sage à longue basque, bordée d'une bande de fourrure, large poche bordée de fourrure.

Costume de petit garçon de huit à dix ans. — Veste demi-longue en velours, fermée par deux boutons. — Gilet en étoffe pareille. — Pantalon en drap pareil, demi-bouffant, arrêté au genou. — Grandes bottes. — Chapeau en feutre.

Toilette de fillette de treize à quatorze ans. — Robe en sicilienne garnie de volants plissés. — Tunique de teinte plus foncée; le pouff est relevé par un nœud avec pan de la nuance claire. — Corsage à basque, avec col demi-brisé, manche à double sabot plissé. — Chapeau en velours épinglé, nœuds et draperie en faille.

Costume de petit garçon de cinq à six ans. — Tout le costume est en drap cheviot gris. — Jupe plissée à larges plis; devant uni, orné de brandebourgs avec olives en passementerie. — Veste russe, bordée tout autour d'une bande d'astrakan et fermée par des brandebourgs avec olives. — Pantalon demi-long. — Chapeau en feutre de même teinte que le costume, avec bord en astrakan. — Bas rayés en long. — Demi-botte en chevreau bordée d'astrakan.

ONZIÈME CAHIER

Coussin. — L. R. enlacés. — Dentelle, lacet anglais et crochet. — L. V. — B. T. — Pardessus. — Marie. — V. C. — Garniture, guipure Richelieu. — Chancelière. — Coiffure. — Entre-deux, crochet et mignardise. — Corbeille vide-poche. — Entre-deux. — Dessus de pelote. — Petit entre-deux. — Petite dentelle crochet et serpentine. — Parure. — Petite garniture. — Irène. — V. J. enlacés. — L. O. L. enlacés. — Léontine. — Dessin, broderie orientale.

PLANCHE XI

PREMIER COTÉ.

Pardessus (page 3 du cahier du 1^{er} novembre).

DEUXIÈME COTÉ.

Corsage (première toilette, gravure du 1^{er} novembre).

TAPISSERIE COLORIÉE

VIDE-POCHE. — Ce dessin pour vide-poche peut se faire sur fond uni en tapisserie, vert, bleu très-clair, écu ou blanc. Il pourra également être brodé sur cachemire, satin ou reps, et être disposé en bande ou lambrequin pour ameublement ou pour dessus d'autel. Les épis doivent être *bouffés*; on fait la broderie en soie d'Alger, soit au passé, soit en points lancés très-rapprochés, après avoir *bouffé* légèrement. Les pointes des épis sont en gros cordonnet, cousu comme de la soutache et repassé à l'envers, avec l'aiguille, aux deux extrémités.

MOSAÏQUE

UN ADVERBE PARISIEN.

C'est très-bien de se moquer du : *savez-vous !* de la Belgique, mais il ne faudrait pas employer à propos & hors de propos, à tort & à raison, l'adverbe *parfaitement*, par exemple.

On ne peut écouter pendant cinq minutes un Parisien sans lui entendre dire *parfaitement* cinq ou six fois.

Parfaitement est à Paris la réponse aux trois quarts des questions, réflexions ou recommandations.

- Étiez-vous hier à Versailles?
- Parfaitement.
- Vous ferez telle chose, Pierre.
- Parfaitement, monsieur.

— Il fait bien beau aujourd'hui.

— Parfaitement.

Si, à un Parisien un peu distrait, on disait :

— Vous êtes un imbécile !

Il est à croire qu'il répondrait :

— Parfaitement, monsieur, parfaitement.

UN LIMOUSIN.

(L'Ouvrier.)

★ ★

Le seul acte de la vie de l'homme qui atteigne toujours son but, c'est l'accomplissement de son devoir.

M^{me} DE STAEL.

Le mot de l'Énigme du numéro d'Octobre est : BOUILLOTE.

Explication du Rébus d'Octobre : *Il n'est si bon cocher qui ne verse.*

RÉBUS

